
UC-NRLF
$B 625 484


poemes et recits de la vieille france
La legende de Guillaume fierebrace et de Rainouart au tinel
par A Jeanroy
chez de Boccard editeur a paris

Poèmes et Récits
de la vieille France

Publiés sous la direction de

A. JEANROY
Membre de l'Institut

VI

POÈMES ET RÉCITS DE LA VIEILLE FRANCE

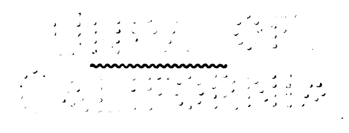
VI

La geste de Guillaume Fièrebrace et de Rainouart au Tinel

d'après les poèmes des XIIe et XIIIe siècles

PAR

A. JEANROY



PARIS
E. DE BOCCARD, ÉDITEUR
1, RUE DE MÉDICIS, 1

1924

Il a été tiré de ce volume,
le sixième de la Collection des
Poèmes et Récits de la Vieille France,
50 exemplaires sur papier de Hollande
numérotés de 1 à 50.

A l'auteur

des « Légendes Epiques »

En témoignage
de vieille et fidèle amitié.

A. J.

INTRODUCTION

Sur le personnage chanté par nos poètes sous le nom de Guillaume Fièrebrace, ou au Court Nez (d'abord au Courb Nez) l'histoire ne nous a transmis que de maigres renseignements : cousin de Charlemagne, il fut en 790 nommé comte de Toulouse et devint en cette qualité un des lieutenants et des soutiens du jeune Louis (plus tard le Débonnaire), récemment créé roi d'Aquitaine ; trois ans plus tard il barra le chemin, au prix d'une

glorieuse défaite, à une armée sarrasine qui, après avoir pris Narbonne, menaçait Carcassonne et Toulouse. Vers 805, il franchit les Pyrénées et conquit, sur un roi maure, Barcelone, dont Louis vint recevoir la soumission ; en 806 il se fit moine au couvent d'Aniane, près Lodève, où il mourut quelques années après.

A une époque et dans des circonstances mal déterminées, la poésie fit de lui un héros épique, dont la popularité égala celle des Roland, des Ogier, des Renaut de Montauban : soldat intrépide, chrétien sans reproche, il consacre sa vie à défendre les frontières sans cesse menacées par les invasions musulmanes ; toujours avide d'audacieuses équipées, il conquiert en terre infidèle de riches fiefs ; à Orange

il gagne l'amour d'une belle sarrasine, qui, convertie, devient le modèle des épouses ; non moins fidèle à son roi qu'à son Dieu, il place sur la tête du faible Louis la couronne que lui disputaient des traîtres et le sauve de leurs complots ; mais en retour il exige de lui, avec une rude arrogance, les secours promis et les égards dûs à sa valeur. Il est aidé dans ses travaux par « le fier lignage », la « geste honorée » des Aimerides, ses six frères et ses innombrables neveux ou cousins.

De ceux-ci trois ou quatre seulement, comme l'enfant Vivien, Bertrand le Paladin, Aïmer le Chétif, se détachent de la foule banale des comparses, sans atteindre toutefois à un vigoureux relief.

La seule figure que nos poètes aient

traitée avec amour et sans cesse enrichie de nouveaux traits est celle de Rainouart au Tinel, le géant au grand cœur, aux forces prodigieuses, à l'intelligence courte, dont les distractions, les colères, les attendrissements, alternant avec des exploits surhumains, donnent lieu à des scènes d'une déconcertante bouffonnerie. C'est en effet le propre de ce cycle, et ce qui le distingue des plus anciens poèmes sur Roland et Charlemagne, que l'héroïque et le burlesque, dès l'origine, s'y coudoient sans cesse, et là est peut-être la principale cause de l'immense succès qu'il obtint jusqu'au XVIe siècle, auprès de publics qui ne brillaient pas par le raffinement du goût.

Aucune des chansons qui nous ont conté ces aventures ne nous est parve-

nue sous sa forme originale : toutes ont été remaniées pour être englobées dans de vastes compilations où elles se raccordent entre elles tant bien que mal. Pour faire disparaître les incohérences et contradictions qui y subsistent, il aurait fallu remanier les textes, c'est-à-dire aller à l'encontre du principe qui domine toute cette collection[1]. *Nous avons donc laissé subsister celles qui se rencontrent dans les épisodes*

1. *A part quelques lignes de raccord, il n'y a rien dans ce volume qui ne se trouve dans les textes. Il ne fait donc pas double emploi avec celui de M. Paul Tuffrau* (La légende de Guillaume d'Orange, *Paris, Piazza, s. d.*), *dont l'auteur* (*il le reconnaît loyalement*) *a jugé bon de se faire, en quelques parties de son œuvre, le collaborateur ou le continuateur de nos vieux poètes : tâche délicate, dont il s'est au reste acquitté avec une rare dextérité.*

ici présentés, et qui ne sont pas au reste des plus graves[1].

Nous avons groupé ces épisodes, comme nos vieux remanieurs, dans l'ordre des événements ; mais il est bon de savoir que l'ordre chronologique des textes est tout différent : nous rétablissons ici cet ordre, avec l'indication des morceaux empruntés aux diverses chansons.

1. *Au tome 1 de cette belle œuvre de science et d'art que sont les* Légendes épiques *(Paris, 1908) M. Joseph Bédier a analysé avec un grand charme les plus anciennes chansons du cycle, et résolu, avec une rare perspicacité, quelques-uns des problèmes se rattachant à sa formation.*

Première moitié du XII[e] siècle :

La Chanson de Guillaume; éd. Suchier (partielle), Halle, 1911 ; éd. E. Stearns Tyler, New-York, 1919 ; (A cette chanson, d'une grandeur vraiment épique, mais souvent en contradiction avec les autres, sont empruntées seulement quelques parties de l'épisode IX).

Deuxième moitié du XII[e] siècle :

Le Couronnement de Louis ; deux éditions par E. Langlois, Paris, 1888 (*Société des anciens textes français*) et 1920 (*Les classiques français du moyen âge*, n° 22). (Episodes II, III).

Le Charroi de Nimes; éd. Jonckbloet, La Haye, 1854. (Ep. IV, V).

La Prise d'Orange ; éd. Jonckbloet, *Ibid.* (Ep. VI).

La Bataille d'Aliscans; éd. Guessard, Paris, 1870 (*Les anciens poètes de la France*, t. X). (Ep. VIII-XII).

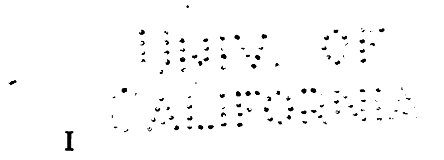
Première moitié du XIII[e] siècle :

Le Moniage Guillaume ; éd. W. Cloetta, Paris, 1896 (*Société des anciens textes français*). (Ep. XIII, XIV).

La Chevalerie Vivien ; éd. A. L. Terracher, Paris, 1909. (Ep. VII).

Les Enfances Guillaume ; poème encore inédit, analysé par P. Paris dans *Histoire littéraire de la France*, t. XXII, p. 470. (Ep. I d'après les manuscrits de la Bib. Nat., 1448, fol. 68 et 1449, fol. 1).

LES ENFANCES DU HÉROS



I

De Narbonne à Aix-la-Chapelle.

Seigneurs, vous plairait-il ouïr une bonne chanson ? Telle ne fut faite depuis la mort d'Alexandre le Grand. Elle vous dira les gestes du vaillant fils d'Aimeri de Narbonne, Guillaume aux rudes bras, fidèle serviteur de Dieu et de son naturel seigneur. Il plaça la couronne sur la tête de l'enfant Louis, le protégea contre les traîtres; sauva dans Rome l'apostole même, puis, mal récompensé de ses services, s'en alla conquérir Nimes, Orange, merveilleuses cités ; je vous dirai comment il épousa Orable au clair visage, Orable la sarrasine, qui pour lui quitta son mari et abjura ses dieux maudits. Après

avoir occis par milliers les mécréants, il s'endormit, sous la robe des noirs moines, dans la paix du Seigneur. Que Dieu nous octroie pareille fin !

Tel parle des exploits de Guillaume qui n'en sait pas un mot. Un moine de Saint-Denis en France les a mis en écrit, d'après un vieux livre qui avait bien cent ans : je lui ai tant promis et donné qu'il m'a tout conté par le menu. Approchez-vous, faites silence, et vous saurez d'abord comment Guillaume vint à la cour du preux Charlemagne.

Aimeri avait, de sa femme Ermengarde, sept fils : Bernard, Guillaume, Garin, Ernaut, Guibert, Aymer et Beuve, tous jeunes bacheliers, drus et sains.

Un matin ils étaient ensemble devant la grand'salle du palais de marbre. Bernard, l'aîné, tenait sur son poing un faucon qu'il venait de gorger de l'aile d'une perdrix. A ce moment le preux comte Aimeri et sa femme Ermengarde sortirent du moutier où ils venaient d'ouïr messe. Autour d'eux se pressaient quatre-vingts chevaliers, vêtus de vair et de gris.

« Dame Ermengarde, dit Aimeri, il me

plaît d'avoir autour de moi nos sept fils, tous preux et forts et hardis. Que Dieu me laisse vivre assez pour les voir tous chevaliers : à leur tour ils frapperont de grands coups et défendront notre terre contre la gent maudite.

— Il en sera ainsi, s'il plaît à Dieu », répondit dame Ermengarde.

A ces mots, ils voient arriver un messager monté sur un mulet d'Espagne :

« Que Dieu, s'écria-t-il en les saluant, sauve le preux Aimeri, sa noble femme, ses fils et toute sa maisnie.

— Frère, dit Aimeri, d'où viens-tu et qu'as-tu à m'annoncer ?

— Sire, répond-il, Charles, fils de Pépin, te mande par moi de lui envoyer, à Paris ou à Aix, tes quatre fils aînés. Quand ils l'auront servi cinq ans ou six, il leur donnera or et argent, bourgs et cités.

— Par Dieu, dit Aimeri, voilà de bonnes nouvelles. Chers fils, que vous en semble ?

— Certes, répondent ensemble Bernard et Ernaut, il nous plaît fort d'aller à Paris servir l'empereur.

— Par Dieu ! s'écrie Guillaume, tout fré-

missant de colère, vous êtes de mauvais garçons dont l'enfance ne finira jamais. Il y a beau temps que vous devriez être chevaliers et pourfendre la gent mécréante. Vous, Bernard, vous devriez déjà avoir conquis, à la pointe de votre brant d'acier, dix châteaux et vingt cités. Pour moi, qu'irais-je faire à Paris ? Je ne veux pas perdre cinq ou six ans à garder les robes de vair et les coupes de Charlemagne. Je veux partir demain, mais ce sera pour aller vers Orange : quand j'en reviendrai, j'aurai assez gagné pour équiper et mener en guerre mille hommes.

— Par Dieu, frère, dit le petit Guibert, c'est avec toi que je veux aller, dussé-je partir à pied, sans autre richesse que ma chemise et ma gonnelle.

— Eh bien, j'irai aussi, s'écrie Bernard ; mais je suis votre aîné et c'est moi qui vous commanderai.

— Par l'apôtre qu'invoquent les pélerins, dit Guillaume, fussiez-vous soixante, c'est à moi que vous devez tous obéir ».

Le messager regardait Guillaume et admirait son audace.

« Certes, dit-il entre ses dents, voilà un

preux bachelier : si Dieu lui prête vie, il n'y aura pas dans toute la chrétienté homme plus vaillant et plus redouté de la gent maudite ».

Aimeri s'est approché de Guillaume :

« Fils, dit-il, je t'ai toujours chéri entre tous tes frères : tu n'as jamais, le soir, formé un souhait qu'il n'ait été accompli au matin suivant. Mais il est juste que, à ton tour, tu fasses ma volonté. Je ne dois pas oublier que c'est de Charles que je tiens ma terre et mon fief et que je lui en dois le service : allons ensemble en douce France.

— Le voulez-vous vraiment ? dit Guillaume.

— Oui certes, répond Aimeri.

— Alors je n'y contredirai pas ; mais du moins puisez à pleines mains l'or de vos écrins ; emmenons avec nous mille chevaux de prix, de façon à ne point y faire figure de misérables.

— Fils, dit le père, il en sera fait à votre plaisir. »

Le lendemain, au soleil levant, on chargea d'or, d'argent, de belles armes et de riches étoffes, mules et palefrois. Cent chevaliers étaient rassemblés autour du père et des

quatre ainés. Déjà ils étaient à cheval quand Ermengarde s'approcha d'eux.

« Je vais donc, dit-elle, rester seule avec ces trois enfants : je ne crains point les Sarrasins, mais vous ne devez pas oublier qu'ils campent à quelques lieues d'ici.

— N'ayez nulle crainte, dit Guillaume. Si les païens font mine d'attaquer Narbonne, envoyez-nous un messager rapide. Ce n'est pas contre les Chrétiens que j'essaierai l'épée que me ceindra Charlemagne : le jour ne tardera guère où les Sarrasins sauront comment elle taille.

— A la garde de Dieu », dit Ermengarde. Tirant de son sein un bref où étaient inscrits les quinze noms de Dieu, elle le lui cousit sur l'épaule droite, lui baisa la jambe, et en soupirant regarda s'éloigner le preux Aimeri et ses quatre aînés.

GUILLAUME
PROTECTEUR DE SON ROI

II

A la chapelle d'Aix.

Plusieurs années se sont passées. Armés chevaliers, les fils d'Aimeri sont revenus à Narbonne, qu'attaquaient trente rois sarrasins. Ils ont vaincu les païens et fait lever le siège.

Ils vivent heureux dans leur bonne ville, lorsqu'ils apprennent que les pairs du royaume de France veulent exclure du trône le jeune Louis, fils de Charles. A cette nouvelle, Guillaume jure de porter secours à son seigneur et se rend à Aix, où est la cour, pour déjouer les projets des traîtres.

Quand Dieu choisit, pour en être servi, nonante et dix royaumes, au dessus de tous

il mit douce France. Charlemagne fut, de tous ses rois, le plus grand : il mit si haut la terre de France que d'elle relevaient toutes les autres, Bavière et Allemagne, Anjou et Normandie, Bretagne et Navarre, Lombardie et Toscane.

Le roi qui de France porte la couronne d'or doit être preux et vaillant de son corps, et s'il est homme qui lui fasse insulte, il doit le poursuivre sans trêve. Celui-là, que ne le protègent ni bois ni plaine ! Qu'il crie merci ou périsse à grand'honte ! Roi qui agirait autrement et laisserait honnir France serait couronné à tort.

C'est ainsi que se comportait Charlemagne, le plus grand qui fut jamais. Il tenait sa cour à Aix, à l'ombre du grand moutier qu'il avait fait édifier et bénir. Quatorze comtes gardaient la porte de son palais ; mais à nul pauvre l'entrée n'en était interdite. Chacun pouvait aller y demander justice : la demander et l'obtenir était tout un. Les temps sont bien changés : aujourd'hui Droit est opprimé par Convoitise. Mais Dieu nous reste, qui jugera les mauvais et les précipitera dans les gouffres infernaux !

En ce jour il y eut, au moutier d'Aix, dix-

huit évêques, autant d'archevêques et quatre rois couronnés ; c'était le pape de Rome lui-même qui chantait la messe. Le roi Charles les avait convoqués : et la couronne d'or était déposée sur l'autel.

Un archevêque monte en chaire et se met à sermonner : « Barons, dit-il, Charlemagne a usé son temps ; il ne saurait plus longuement vivre : la couronne qu'il porta, il veut la laisser à son digne héritier, à son fils Louis. — Père glorieux, s'écrie l'assemblée, grâces te soient rendues pour n'avoir pas voulu qu'un roi étranger fût notre maître ».

Charles alors se lève et interpelle son fils : « Beau fils, dit-il, regarde cette couronne, qui est sur l'autel. Voici à quelles conditions tu peux la ceindre : évite luxure et tout péché ; aie en horreur tort et trahison. Si tu dois agir ainsi, prends la couronne et louons Dieu. Sinon, garde-toi d'y toucher ».

L'enfant l'entend et ne met pas un pied devant l'autre : et l'on eût pu voir pleurer maints vaillants chevaliers. Le visage de Charles s'assombrit : « Hélas ! s'écrie-t-il, plein de courroux, quel triste sort est le mien ! Un valet de cuisine s'est-il donc cou-

ché auprès de ma femme? Ce serait péché que faire un roi de ce couard. Qu'on lui rase la tête : nous le mettrons en ce moutier : il sera marguillier et sonnera les cloches ; je lui donnerai une prébende pour qu'on ne voie pas mendier le fils de Charles ».

Auprès du roi était assis Arnéis d'Orléans, chevalier cauteleux et perfide ; de flatteuses paroles il se mit à le bercer : « Droit empereur, dit-il, écoutez-moi : votre fils n'a pas quinze ans. Faire de lui un chevalier, ce serait vouloir qu'il mourût à la peine. Confiez-le moi, lui et ses terres. Dans trois ans nous verrons ce qu'il vaudra. S'il est preux et digne de vous succéder, je lui rendrai ses fiefs, après les avoir accrus ». — « Ce conseil est bon, dit l'empereur, et je m'y tiendrai. — « Sire, grand merci ! » disent les félons dont Arnéïs était parent.

Ce traître allait régner quand aux abords du moutier, apparut Guillaume. Il revenait d'une forêt où il avait chassé ; son neveu Bertrand accourt et lui tient l'étrier : « D'où venez vous, beau neveu, et que se passe-t-il ? »

— Par Dieu, sire, je viens du moutier où

se trament honte et péché : Arnéïs trahit l'empereur ; il va être roi, par la volonté de Charles et l'octroi des barons.

— Malheur à lui ! » dit Guillaume. L'épée nue, il entre dans la chapelle et fend la presse. Volontiers il trancherait la tête à Arnéïs ; mais il lui souvient de Jésus, le Dieu de miséricorde, et il songe que tuer un chrétien dans une église c'est pécher mortellement. Il remet donc, tout en marchant, l'épée au fourreau. Mais à la vue d'Arnéïs sa colère se rallume : de la main gauche il lui saisit la nuque et de la droite lui assène sur la tête un tel coup que l'os du crâne se fend et qu'Arnéïs tombe mort à ses pieds.

Puis, saisissant la couronne placée sur l'autel, il la pose sur la tête de l'enfant : « Prenez, beau sire, au nom du roi du ciel, et puisse-t-il vous donner le vouloir et la force d'être bon justicier ! »

Charles le voit et se réjouit : « Sire Guillaume, dit-il, grand merci ! Votre lignage a bien mérité du mien ». Puis, se tournant vers Louis : « Sire fils, qu'il te souvienne des paroles que j'ai dites et de celles-ci : ne fais point d'un vilain ton conseiller ; ne t'entoure pas de fils de voyers et de prévôts, gens

sans foi que corrompent les présents. Honore et crois les bons chevaliers et mets au dessus de tous Guillaume, le noble guerrier, ses frères, ses neveux et toute la lignée du vieil Aimeri de Narbonne. S'ils veulent te protéger, je puis mourir tranquille ». — « Certes, dit Louis, je le veux ainsi », et il tombe aux pieds du comte, qui, sans délai, le relève : « Damoiseau, dit-il, qu'est ceci, et que voulez-vous ? — Sire Guillaume, votre aide et votre appui. Vous êtes, mon père me le dit, le meilleur chevalier qui soit sous la chape du ciel. Prenez en garde mes terres et mes fiefs, jusqu'à ce que je sois en âge de régner. — Volontiers », dit le comte, et, sur le champ, il jure, par tous les saints du ciel, de le servir sans prendre de lui la valeur de quatre deniers.

Le vieil empereur, tranquillisé, allait confier à son fidèle vassal le soin du royaume et la tutelle du jeune Louis; mais Guillaume se souvient qu'il a fait vœu d'accomplir un pèlerinage au tombeau des apôtres. Il en demande la permission à Charlemagne, en lui promettant de revenir au premier appel, et il se met en route avec quelques compagnons.

A peine est-il arrivé que la ville sainte est atta-

quée par une immense armée de Sarrasins, que commande le géant Corsolt ; mal défendue par des clercs et des chevaliers sans courage, elle allait succomber. Mais Guillaume, cédant aux prières du pape, provoque l'émir et le tue en combat singulier : c'est là que son nez fut entaillé par un coup d'épée, et c'est alors qu'il reçut le surnom qu'il illustra. On lui offre comme récompense les Etats du roi de Salerne, dont il épousera la fille.

Mais les jours de Charlemagne étaient comptés ; il meurt, et de nouvelles intrigues se nouent autour de son débile héritier. Guillaume en reçoit la nouvelle au moment où il allait conduire à l'autel la fille du roi Gaifier de Salerne.

III

Au moutier Saint-Martin de Tours.

Les deux messagers de France arrivent à toute bride. Sans tarder, ils demandent Guillaume et le rejoignent au moutier. Déjà le pape avait revêtu les ornements pontificaux; il allait prendre l'anneau et le passer au doigt de la pucelle quand les messagers, s'agenouillant devant Guillaume, s'écrient : « Sire, avez-vous oublié votre promesse ? Le roi Charles est allé à sa fin. A l'enfant Louis appartient par droit le grand héritage; mais des traîtres veulent l'en priver et couronner à sa place Acelin, fils de Richard le Normand. Gentil comte, sire, France est honnie si vous n'accourez au secours de

Louis ». Guillaume l'entend et baisse un instant le menton :

« Sire, dit-il au pape, que me conseillez-vous ?

— La volonté de Dieu soit faite, répond le pontife. Je t'enjoins, pour la rémission de tes fautes, d'aller secourir l'enfant Louis ; ce serait trop grand dommage s'il était déshérité.

— C'est bien, répond Guillaume. Il sera fait ainsi ». Il baise la pucelle au clair visage, et elle lui ; jamais plus ils ne devaient se revoir.

« Sire Guillaume, dit le pape, vous ne partirez pas seul pour douce France ; vous emmènerez avec vous mille chevaliers armés, que suivront cent sommiers chargés d'or et d'argent : ce n'est que justice, car vous en avez conquis bien davantage ». Le comte répond : « Cela vaut bien un grand merci. »

Quand il partit, accompagné du preux Bertrand, son neveu, on vit pleurer toute la baronnie. Mais Guillaume n'a garde de s'attarder. De ses journées, que vous dirais-je? Lui et ses fidèles de Rome passent Montjeu, qui durement les lasse ; jusqu'en Brie ils ne s'arrêtent point.

Sur une route de Brie ils rencontrent un pèlerin portant au col l'écharpe, et en main le bourdon de frêne; sa barbe était blanche comme fleur en avril: « D'où es-tu, frère? dit Guillaume.

— Sire, de Tours, la ville de saint Martin.

— Sais-tu nouvelles?

— Oui, certes, de l'enfant Louis. Des traîtres — que Dieu les maudisse! — veulent couronner roi le fils de Richard le Vieux; mais un loyal abbé, — son nom est Gautier (que Dieu le protège!), a recueilli l'enfant et l'a caché à Tours dans une crypte du moutier Saint-Martin; les traîtres le cherchent pour le faire périr. Grand Dieu! Où sont donc les gentils chevaliers du lignage d'Aimeri? Ah! si tu pouvais les rencontrer et les aider en quelque chose, les félons ne trameraient pas longtemps leurs complots ».

Guillaume, en l'entendant, a jeté un rire clair: « Bertrand, dit-il, vis-tu jamais si courtois pèlerin? » Et avant de le congédier il lui fait donner dix onces d'or.

Guillaume pique des deux et poursuit sa route. Bientôt, au détour d'un chemin, il voit venir sept cent vingt chevaliers, cou-

verts d'armes brillantes et montés sur de bons chevaux ; ils avaient pour chefs Gaudin le Brun et Savari, ses neveux. Eux aussi allaient en France pour secourir Louis. Tous s'émerveillent de la rencontre; ils s'entre-baisent et se font grande fête. Puisse seulement le bon abbé, trois jours encore, tenir en sûreté l'enfant Louis !

Voilà Guillaume à la tête de douze cents preux; parmi eux il fait crier un ban: « Que nul n'épargne sa monture: qui perdra roncin, je lui rendrai destrier. Ah, j'en sais un qui veut déshériter son droit seigneur; mais s'il plaît au Dieu que requièrent les pèlerins, je lui mettrai sur le chef si lourde couronne que sa cervelle en jaillira sur le pavé ».

Que vous dirais-je de leurs journées? Ils approchent de Tours. Guillaume alors se conduit en sage baron: il répartit mille hommes en quatre aguets, aux endroits les plus favorables ; avec lui il n'en garde que deux cents, qui le suivent heaume en tête, haubert au dos, épée au flanc, avec leurs écuyers portant les écus et les lances. Aux murailles de la ville seulement ils s'arrêtent et appellent le portier: « Ouvre ! s'écrie Guil-

laume. Ne nous retiens pas ici. Nous venons aider le duc Richard, dont le fils va être couronné au moutier : ainsi l'ont jugé les Français ».

Le portier l'entend et pense enrager : « Sur le seuil vous ne mettrez pas le pied : il n'y a déjà que trop de félons ici. Hélas, où sont donc les fils d'Aimeri, qui jadis faisaient si bon service à leur droit empereur ? » Guillaume l'a entendu ; il appelle Bertrand : « Beau neveu, dit-il, ouïtes-vous jamais portier si bien parler ? Ami, cher frère, ajoute-t-il, tu as tort de m'interdire l'entrée. Si tu savais en quelle terre je suis né, à quelle race j'appartiens, je devine, à tes paroles, que tu m'ouvrirais de grand cœur. — Qui donc êtes-vous ? » dit le portier en louant Dieu et en entr'ouvrant le guichet pour le regarder au visage. « Je suis né à Narbonne et mon nom est Guillaume. — Dieu soit loué, dit le portier en levant la herse, et qu'il bénisse le lignage d'Aimeri, où il n'y eut jamais lâcheté ni félonie ! »

Guillaume agit en homme sensé : il envoie chercher les siens et les fait entrer dans la ville, où le courtois portier les loge chez des hôtes sûrs. Le preux comte envoie ses qua-

tre neveux aux quatre maîtresses portes: « Gardez, dit-il, que nul ne sorte. Si quelqu'un s'obstine, fût-il clerc ou prêtre, tant sachet-il bien sermonner, qu'il soit détranché ! »

Guillaume alors entre au moutier, et, se signant, s'agenouille. Voici venir Gautier, le bon clerc, fidèle à son seigneur. Il reconnaît Guillaume et lui touche du doigt l'épaule : « Faites, dit-il, fermer les portes du moutier Saint-Martin ; quatre-vingts clercs, chanoines, abbés ou évêques s'y sont rassemblés pour trahir leur droit seigneur; faites leur trancher la tête : je prends sur moi le péché. — Bénie soit l'heure, dit Guillaume, où tel clerc naquit; mais où est mon seigneur Louis ? — Tu vas le voir », dit l'abbé. Puis il s'enfonce sous les voûtes et peu après reparaît. Un jeune enfant l'accompagne, qui tombe aux pieds de Guillaume et baise étroitement son pied. Guillaume, qui ne l'avait pas reconnu d'abord dans l'obscurité, le saisit par les flancs et le relève : « Par Dieu, enfant, celui-là m'a fait tort qui t'a conseillé d'embrasser mes genoux. Mon service t'est dû et ne te sera pas marchandé. Aie foi dans le lignage d'Aimeri ».

Sur le champ il rassemble ses fidèles:

« Barons, leur dit-il, je requiers de vous un jugement : un clerc qui a été tondu et rasé pour lire le psautier et chanter la messe a-t-il le droit de livrer pour argent son seigneur? — Non, certes! s'écrient-ils tout d'une voix. « Et s'il le fait, quelle doit être sa récompense? — Qu'il soit saisi, répond l'abbé, et pendu comme larron de grand chemin.

— Par Saint-Denis, dit Guillaume, vous m'avez bien conseillé et je n'attendais pas de vous un autre jugement. Je ne veux pas abaisser les clercs couronnés, mais encore faut-il que les traîtres soient punis ».

Guillaume alors fonce jusqu'au chœur et franchit la grille : là étaient les traîtres, clercs, abbés et évêques. Guillaume ne voulut point, de crainte de péché, qu'ils fussent touchés d'armes; mais il les fait disperser à coups de bâton et traîner hors du sanctuaire; les crosses leur sont arrachées des poings et amoncelées aux pieds de Louis.

Puis, se tournant vers son seigneur et ayant obtenu son assentiment, il appelle son neveu Aleaume : « Va de ma part, lui dit-il, trouver Acelin et somme-le qu'il ait, sans retard, à venir rendre hommage à son droit seigneur qui a fort à se plaindre de lui ».

Déjà Aleaume est à l'hôtel d'Acelin. Il a fait son message en paroles brèves et nettes et va retrouver son seigneur. « Quelles nouvelles? demande Guillaume. — Par Dieu, sire, point d'accord possible avec ce traître. Il s'est vanté qu'il te trancherait la tête et m'a moi-même menacé dans mon corps ». Guillaume l'entend et pense enrager. Il ordonne à ses fidèles de fouiller les maisons où les traîtres étaient hébergés. Ils durent livrer armes et harnais : ceux qui refusèrent eurent la tête séparée du tronc.

Vite l'alarme se répand. Les bourgeois s'enfuient, et avec eux quelques-uns des félons. Mais ceux-ci trouvèrent aux portes de rudes portiers ; ils y furent pris ou y payèrent tel péage que jamais plus ils ne purent louer à personne leur service. Guillaume fait sonner du cor : des aguets débûchent Bertrand, Gautier et tous leurs fidèles, qui, derrière le comte, chevauchent vers l'hôtel d'Acelin.

Celui-ci, qui les attendait, ne daigna pas saluer Guillaume. Il n'y eut nulle parole échangée; mais aussitôt les épées sortirent des fourreaux, et vous eussiez pu voir maints membres détranchés, maintes têtes

voler des épaules. Quand les Normands virent qu'ils n'auraient pas le dessus, ils jetèrent aux pieds du comte leurs épées nues, et, mains jointes, lui crièrent merci.

Acelin cependant fuyait à toute bride. Guillaume s'élance à sa poursuite et lui dit une vilaine parole : « Acelin, à quoi songes-tu ? Retourne-toi et viens au moutier. Nous t'y attendons pour te mettre sur le chef une rouge couronne ». Déjà Bertrand, qui porte la longue épée, s'élançait sur lui : « Beau neveu, s'écrie Guillaume, ne le touche pas. A Dieu ne plaise qu'il périsse par armes de prud'homme. Je veux l'occire à si grand'honte que tout son lignage en ait reproche. »

Et saisissant dans une treille un échalas bien pointu, il l'arrache et le lui plante là où les os de la tête en se rejoignant forment la croix. Sa cervelle se répand à terre ; il chancelle et tombe mort.

« Montjoie et Saint-Denis ! s'écrie Guillaume. De celui-ci du moins Louis est bien vengé ». Au maître moutier il court d'un élan et embrasse par les flancs Louis, son droit seigneur : « Sire damoiseau, de qui vous plaindrez-vous maintenant ? Du fils de Ri-

chard je vous ai bien vengé. Dorénavant, il ne revêtira plus les armes, quelque besoin qu'il en puisse avoir. — Par Dieu, dit l'enfant, grand merci ! Si maintenant vous me vengiez du père, j'aurais au cœur joie sans mélange. — Dieu, dit Guillaume, est-il quelqu'un qui me mette sur son chemin ? — Il est, lui dit-on, au moutier ».

Le comte y court, suivi de quatre-vingts chevaliers ; il trouve Richard prosterné devant l'autel. Sans respect pour la sainteté du lieu, de la main gauche il le prend par les cheveux et le force à se baisser, tandis que, de la droite, il lui assène sur la nuque un terrible coup de poing. Richard, étourdi, tombe à ses pieds ; on eût pu, sans qu'il remuât pied ou main, lui trancher tous les membres. « Dieu te maudisse, traître prouvé ! dit Guillaume, et, saisissant des ciseaux, il lui tond le chef et le laisse à demi-mort sur le pavé nu : « Ainsi, s'écrie-t-il devant tous les chevaliers de Richard, doit-on traiter celui qui veut trahir son seigneur ».

Le comte Guillaume ne perd pas son temps. Il fait venir Gautier, le bon abbé : « Je pars, dit-il, pour le royaume de Poitiers, où je sais que pullulent les traîtres ; mais je saurai,

s'il plaît à Dieu, les dénicher. Je vous laisse mon droit seigneur ; gardez-le bien. S'il veut s'ébattre par la campagne, qu'il mène avec lui au moins cent chevaliers. Certes, par l'apôtre dont les pèlerins vont visiter le tombeau, si j'apprenais au retour qu'il lui est advenu quelque méchef, vos tonsures et vos crosses ne m'empêcheraient pas de vous séparer la tête du corps. — Trêve de paroles, dit l'abbé; il sera mieux gardé que tous les saints de notre église ».

Pendant plusieurs années Guillaume parcourt en tous sens les domaines royaux et pousse même bien au-delà, jusqu'à Bordeaux, Saint-Gilles et Pierrelate (peut-être Peralada, en Catalogne) ; partout il force les vassaux rebelles à faire hommage au jeune roi. Il l'emmène jusqu'à Rome, dont Guion l'Allemand lui disputait la suzeraineté et le fait reconnaître seigneur de la ville sainte. Au retour il l'installe dans l'imprenable forteresse de Laon et lui fait épouser sa sœur Blanchefleur. Fidèle à son serment il ne lui réclama jamais la moindre récompense : le plus fidèle et le plus vaillant chevalier de France était aussi le plus pauvre. Un jour vint où Louis eut des fiefs à distribuer ; mais il oublia précisément celui à qui il devait tout. Ce n'est pas à Laon, mais à Paris, qu'a lieu la scène suivante.

LE ROI INGRAT

IV

La récompense de Guillaume.

C'était en mai, à la saison nouvelle, alors que les prés verdissent, que les forêts se couvrent de feuilles, que les oisillons y chantent haut et clair. Le preux Guillaume revenait de la chasse. Il avait tué trois chevreuils de prime graisse et force venaison, que portaient derrière lui trois mulets d'Espagne. Quatre flèches pendaient à son côté ; il tenait à la main son arc d'aubour ; quarante bacheliers l'accompagnaient, nouvellement adoubés, tous fils de comtes ou ducs, tenant un faucon sur le poing ou menant en laisse des lévriers. C'est en cet équipage que le preux comte rentrait à Paris par le Petit-Pont.

Tout à coup son neveu Bertrand se trouve en son chemin :

« Beau neveu, d'où venez-vous ?

— Sire oncle, je ne vous le cèlerai point : je viens du palais, où je n'ai, à mon gré, séjourné que trop longtemps. Le roi Louis y tient cour plenière et pourvoit ses barons ; il donne château à celui-ci, à celui-là cité. Il n'y a que vous et moi qui soyons oubliés. De moi, peu me chaut, qui suis un jeune bachelier. Mais pour vous j'ai honte et dépit, pour vous qui au service du roi avez veillé tant de nuits, jeûné tant de jours. » Guillaume l'écoute et jette un ris vers le ciel :

« Beau neveu, dit-il, faites porter la venaison à notre hôtel : moi, j'irai parler à l'empereur.

— Sire, à votre volonté », répond Bertrand.

Et le comte Guillaume, suivi de sa maisnie, poursuit sa route.

Jusqu'au palais il ne s'arrête point ; il met pied à terre sous l'olivier et monte les degrés de marbre : il marche avec une telle impétuosité qu'il fait éclater les lacets de ses houseaux de cordouan. La foule des barons,

qu'il traverse, en est effrayée ; le roi en le voyant se lève et lui dit :

« Sire Guillaume, asseyez-vous.

— Non, sire, répond-il ; car d'abord j'ai à vous parler.

— Sire, je vous écoute.

— O roi, reprend-il, rendez-moi ce témoignage que mes services envers vous n'ont pas consisté à border, le soir, votre lit ; à déshériter, à votre profit, veuves et orphelins. C'est de mes armes que je vous ai servi, en champ clos ou batailles rangées ; maints vaillants bacheliers y sont morts et sur moi en est retombé le péché. Quels que fussent leurs torts, Dieu les avait formés de sa main : qu'il ait pitié de leurs âmes ! »

Louis a compris : « Sire Guillaume, répond-il, un peu de patience. L'été passera, puis l'hiver ; un de ces jours un de mes pairs mourra : vous tiendrez sa terre et épouserez sa veuve, si l'envie vous en prend ». Guillaume l'entend et pense enrager vif : « Dieu, s'écrie-t-il, combien misérable est la vie du pauvre bachelier qui, ne sachant où prendre, à aucun ne peut donner ! Encore faut-il pourtant que je fournisse mon destrier d'avoine et de litière : où pensez-vous que je

puisse les prendre? Certes il gravit une rude montée et descend une pente ardue celui qui attend la richesse de la mort d'autrui. Ah, j'eus tort, je le vois, et j'en bats aujourd'hui ma poitrine, de ne point avoir écouté le roi Gaifier ; il m'offrait sa fille en mariage et la moitié du royaume de Pouille à gouverner ; j'eusse été assez puissant pour faire la guerre au roi de France. » Le roi l'entend et pense, de colère, perdre la raison : il dit alors telles paroles qu'il eût mieux fait de garder en son gosier.

« Sire Guillaume, dit le roi, il n'est baron en quelque pays que ce soit, fût-il dix fois plus puissant que le roi Gaifier, qui osât accepter le serment d'un de mes hommes : il sait bien qu'avant un an passé il serait mort ou pris, ou chassé hors de sa terre en exil.

— Puisqu'il est ainsi, dit Guillaume, c'est bien. Écuyers, et vous, bacheliers, gentille maisnie, retournez à mon hôtel : que chacun prépare ses armes, fasse de ses hardes un paquet et le charge à dos de mulet. Puisque le roi ne veut plus nous nourrir, allons chercher fortune ailleurs : voilà pour lui une fameuse aubaine.

— Sire, répondent-ils, à votre volonté ».

Guillaume est resté, il monte sur le foyer et s'appuie d'une telle force sur son arc d'aubour qu'il le rompt par le milieu ; il en jette devant lui les éclats, qui frôlent le visage du roi. Oubliant toute mesure il commence à parler :

« Sire roi, s'écrie-t-il, avant que je ne laisse le champ libre à d'autres, vous écouterez le récit de ce que j'ai fait pour vous.

« Sire Louis, ô fils du meilleur roi qui fut jamais, et du plus juste, vous souvient-il du jour où votre père, à Aix, voulait de vous faire un roi ? La couronne était posée sur l'autel ; mais vous restiez en place, sans remuer un pied. Les Français, voyant que vous ne valiez pas cher, voulaient faire de vous un moine ou un abbé : vous eussiez chanté matines et sonné les cloches. Un de vos barons, confiant en son riche lignage, s'avança et voulut prendre la couronne. Je lui donnai, moi, une telle colée qu'il tomba raide mort sur le marbre : j'encourus de ce chef la haine de maint puissant baron. C'est par moi que la couronne sur votre tête fut posée. Il ne vous en souvint guère, sire Louis, quand vous partageâtes vos terres.

« Sire Louis, ne vous souvient-il pas de la rude bataille que je livrai pour vous sous les murs de Rome? Là j'abattis le géant Corsolt, l'homme le plus fort qui se pût trouver en chrétienté et païenie. Mais avant de succomber, il me déchargea sur le heaume un coup d'épée qui en fit voler les pierres et en trancha le nasel. Je vis voler devant moi le bout de mon nez, que je dus ramasser de mes mains. Le diable emporte le médecin qui le rajusta : il fit si mal sa besogne qu'aujourd'hui encore on m'appelle Guillaume au Court Nez et de ces sottes railleries j'ai grand dépit quand je parais entre mes pairs.

« Sire Louis, ne vous souvient-il point du Normand orgueilleux qui vint vous défier en pleine cour? « Tu n'as sur la France nul droit », disait-il, et aucun de vos barons ne bronchait. Moi, il me souvint de mon naturel seigneur, je fendis la presse et (je reconnais que ce fut grande folie) j'enfonçai dans le crâne du félon un épieu acéré. Puis vint un jour où je faillis m'en repentir. J'eus grand'peur, je l'avoue, quand je trouvai en mon chemin le vieux Richard, le père du Normand orgueilleux ; il avait vingt com-

pagnons, moi deux seulement. Je tirai l'épée, j'en abattis sept et te livrai prisonnier Richard le Roux. Je fis ensuite pour vous mainte chevauchée, veillai la nuit, jeûnai le jour, souffris le chaud et le froid. Il ne vous en souvint guère, sire Louis, le jour où vous partageâtes vos fiefs !

« J'ai pour vous encouru mainte haine. Pour vous j'ai occis maints bacheliers, fait pleurer bien des mères ; j'ai chargé mon âme de maint péché. A votre service, je n'ai pas gagné la valeur d'un fer de lance. On a bien raison de dire qu'il a un pauvre fief, celui qui sert mauvais seigneur !

— Sire Guillaume, répond Louis, tout tremblant, je reconnais que vous m'avez bien servi et je veux vous récompenser. Approchez-vous et je vous ferai un beau présent. Prenez la terre du preux comte Foucon : elle est grasse et riche et nourrit trois mille vassaux qui vous suivront en bataille.

— Non, certes, répond Guillaume : du preux comte sont restés deux fils, qui sauront la maintenir : donnez-m'en une autre, car de celle-là je n'ai nul souci. — Hé bien, dit Louis, prenez donc celle du marquis Béranger ; prenez sa veuve pour femme ;

deux mille chevaliers aux claires armes vous suivront en bataille ».

Guillaume l'entend et pense enrager tout vif : « Comtes et barons, s'écrie-t-il, vous l'entendez ! Je vous prends tous à témoins de la façon dont le roi Louis récompense ses serviteurs. Le marquis Béranger, certes, avait une dette à vous payer, sire roi : il était venu ici en fugitif, ayant encouru, par un meurtre, une redoutable vengeance : il s'était jeté à vos pieds, et vous, vous l'aviez accueilli et enrichi. Mais cette dette, il la paya, certes. Un jour, dans un combat contre les Sarrasins, vous étiez tombé de cheval, sire roi ; déjà entouré de toutes parts, les épées se levaient sur vous. Le marquis Béranger survient, vous dégage, vous offre son cheval et vous tient l'étrier : et nous vous vîmes fuir alors, rapide comme un lévrier. Mais nous vîmes aussi détrancher le marquis sans pouvoir le secourir. Voilà ce que tout le monde sait, et ce que vous oubliez. Nous savons aussi que de ce preux est resté un jeune enfant, que vous voulez déshériter, à ce que je vois. Non, je n'en veux point, de ce fief, et je déclare ici bien haut, attestant le saint qu'on va honorer à Rome, que

si quelqu'un d'entre vous accepte cette terre, je lui fais aussitôt, de l'épée que voici, voler la tête de dessus les épaules. — Sire, grand merci », s'écrient tout d'une voix les hommes du jeune Béranger, qui étaient là présents. Et tous tombent aux genoux de Guillaume et lui baisent la jambe et le pied.

Le roi reste interdit. Il voudrait bien être à Orléans ou à Chartres : « Sire Guillaume, dit-il, je vous donnerai tel fief que vous seriez fou de refuser et que jamais je n'offris à personne. Je vous donnerai le quart de la France, le quart des abbayes et des évêchés, des marchés et des villes, le quart des chevaliers, des écuyers et des sergents, le quart des femmes mariées et des pucelles. Prenez, dans mes étables, le quart de mes destriers, dans mes coffres le quart des deniers et des besans. Le quart de tout l'empire dont Dieu m'a confié le soin, je vous le donne : acceptez-le, noble chevalier ».

Guillaume hausse les épaules. « Non certes, réplique-t-il, non, pour tout l'or qui est sous le ciel, je n'accepterais point vos dons. Je ne veux pas que les gens se poussent du coude en me voyant passer et di-

sent : « Voyez, celui-ci est Guillaume, celui qui a mis son seigneur à sec. Il lui a pris la moitié de son royaume, et, à cause de lui, le roi de France n'a plus de quoi manger son saoûl.

— Sire Guillaume, dit Louis, puisque vous ne voulez point accepter ce que je vous offre, je ne sais vraiment que vous donner. — C'est bien, répond Guillaume, nous verrons plus tard, » et toujours furieux, il descend les degrés. Sur son chemin il rencontre Bertrand :

« Par Dieu, sire oncle, quelles nouvelles ?

— Beau neveu, je ne vous le cacherai point », et il lui raconte ce qui s'est passé.

« Sire oncle, répond Bertrand, vous eûtes tort, il ne faut point trop presser son seigneur, mais le servir en toute loyauté et attendre patiemment récompense. Bon loyer ne saurait faillir à fidèle serviteur.

— Par Dieu, beau neveu, vous parlez bien, et telle est la loi de Dieu ; mais il n'est homme si accommodant à qui un jour la patience n'échappe.

— Sire oncle, reprend le sage Bertrand, écoutez une idée qui m'est venue : vous pou-

vez vous enrichir sans appauvrir votre droit seigneur. Demandez lui Nimes et Orange, ces deux bonnes cités, la Marche d'Espagne, Tortose et Portpaillart-sur-Mer. Jamais de ce pays nul chevalier ne vint faire hommage au roi de France. Louis peut vous donner cette terre sans se faire tort d'un denier.

— Neveu, dit Guillaume, bénie soit l'heure où vous naquîtes. J'avais eu aussi cette idée, mais je voulais d'abord en avoir votre avis. »

Ils se prennent par la main et montent au palais. Jusqu'à la grand'salle ils ne s'arrêtent point. Louis en les voyant se lève :

« Sire Guillaume, dit-il, asseyez-vous.

— Non, sire, répond le comte ; car d'abord j'ai à vous parler. Je viens vous demander un don auquel j'ai songé.

— Parlez sans crainte, dit le roi. Prenez, si vous le désirez, la moitié de mon royaume.

— Sire roi, je n'aurai garde : donnez-moi seulement Nimes aux tours aigües, Orange redoutée des chrétiens, la Marche d'Espagne, Tortose et Porpaillart-sur-Mer. Jamais de ce pays vous n'eûtes dîmes ou tonlieux : vous pouvez me le donner sans vous appauvrir d'un denier.

— Sire Guillaume, dit le roi, un instant. Ces terres que vous me demandez, elles ne sont point à moi ; elles sont occupées par les Sarrasins, que gouvernent de redoutables émirs : ce sont, à Nimes, Harpin et Otrant, à Orange, Clareau et Aragon, et par-dessus eux tous le farouche Thibaut, époux d'Orable, fille du puissant Déramé, la plus belle femme de toute païenie. N'allez point vous attaquer à eux ; mais plutôt, prenez Chartres.

— Sire roi, à Dieu ne plaise ! Pour tout l'or du ciel je ne voudrais rogner votre héritage. Je ne veux pas qu'on dise en me voyant passer : « Voilà celui qui affame son seigneur. » Ce que je posséderai, je veux l'avoir conquis au fer et à l'acier.

« Ecoutez, sire : du temps où je guerroyais pour vous devers les marches sarrasines, j'allai à Saint-Gilles, sur le Rhône, prier auprès de la tombe du saint que vont adorer tous les pèlerins de Saint-Jacques. Je fus logé chez un courtois chevalier, qui défraya largement de toutes choses et mes destriers et mes compagnons ; ni le pain ni le vin ne manquèrent aux uns, ni le foin ni l'avoine aux autres. Quand nous eûmes mangé, il sor-

tit avec sa maisnie pour courir le cerf. J'allais prendre ma route et déjà j'étais en selle quand sa femme saisit mon cheval par la rêne et me tint l'étrier. Elle me fit monter à l'étage supérieur, tout voisin du toit, puis sans mot dire, tomba à mes pieds. « Femme, dis-je, que veux-tu ? — Sire Guillaume, me dit-elle, merci ! Je vous requiers merci pour cette misérable terre, livrée en proie aux Sarrasins, aux ennemis de Dieu. » Et par une lucarne elle me fit mettre la tête : je vis toute la campagne pleine de ces démons vivants ; je vis brûler les églises, abattre les clochers, tenailler les mamelles à nobles dames. Je pleurai alors tendrement, et jurai à Dieu, et à Saint-Gilles de venir un jour aider ces malheureux contre la félonne gent païenne. Laissez-moi, sire roi, accomplir mon serment.

— Puisqu'il en est ainsi, beau sire, dit le roi, approchez-vous, et que votre volonté soit faite : par le gant que voici je vous investis de Nimes et d'Orange, et de toutes les terres que vous avez dites. Et si, pour acquérir vos fiefs, vous avez besoin d'aide, recourez d'abord au roi de France. — Sire, répond Guillaume, merci pour cette parole,

mais je ne veux point abuser de vos dons : tout ce que je vous demande c'est de me donner, si je vous en requiers, un secours en sept ans. — Beau sire, dit Louis, je vous le promets. »

Guillaume tout joyeux jette un ris vers le ciel et s'élance sur une table : à voix claire il se met à crier : « Je vous prends à témoins, barons de France, que moi, qui, ce matin étais pauvre, ai maintenant plus que trente de mes pairs ! De toutes mes terres je n'occupe pas encore, il est vrai, un arpent. Mais cela viendra, avec l'aide de Dieu. Car voici ce que je dis aux pauvres bacheliers dont les chevaux boitent, dont les vêtements sont en loques : s'ils ont servi jusqu'ici des seigneurs riches, qu'ils viennent à moi, qu'ils m'aident à étendre le royaume de Dieu : je leur donnerai bourgs et villes, donjons et châteaux, or rouge et argent clair. A moi, les pauvres, les hardis, qui veulent gagner ! »

Alors vous eussiez vu mille visages réjouis. « Sire Guillaume, s'écrient mille voix, que tardez-vous ? Nous sommes vôtres et celui qui n'a pas de cheval vous suivra à pied. » En quelques jours il eut rassemblé autour de lui plus de trente mille hommes qui ju-

rèrent de se laisser couper les membres plutôt que de l'abandonner. Tout joyeux, il va prendre congé du roi : « Sire, dit celui-ci, que Jésus, le roi de gloire, vous accompagne, vous donne honneur et profit et vous ramène sain et sauf. — Merci, sire roi », dit Guillaume : et les voilà en route. Que Dieu les accompagne !

V

Le Charroi de Nimes.

Le voilà parti, le marquis au fier visage : il est accompagné de Guielin et de Bertrand, ses neveux, et de trente mille vaillants chevaliers. Derrière eux marchent trois cents sommiers : de quoi ils sont chargés je saurai bien vous le dire : ils portent calices et ciboires, missels et psautiers, chapes et amicts, encensoirs et croix : quand les nôtres arriveront sur la terre maudite, en effet, ne faut-il pas que des mahomeries ils fassent des moutiers et que la messe y soit chantée?

Je saurai bien vous dire aussi ce qu'ils emportent encore : ce sont des vases et cruches, chaudrons et trépieds, longues broches

et landiers massifs; quand ils arriveront sur la terre maudite, ne faut-il point que les sergents et valets apprêtent, à la mode française, le manger de leurs seigneurs ?

Guillaume s'en va, le preux comte, le noble marquis, suivi d'une vaillante jeunesse ; il dit adieu à Laon et à Paris, à Chartres et à Orléans. Le soir tombait quand il arriva aux confins de douce France, au pied des montagnes. Il se retourne et sent le vent de France qui lui frappe le visage; il ouvre son sein pour l'y accueillir; puis il songe et laisse échapper sa plainte: « Hé, doux vent, vous venez de France et moi je la quitte. Là sont mes parents et mes amis les plus chers; je ne les reverrai jamais sans doute. » Du cœur il soupire et des yeux il pleure. Fil à fil, ses larmes coulent sur ses joues et arrosent son bliaut.

Guillaume arrive, à l'heure où le soleil se couche, à une terre inconnue ; il se prend à songer : du cœur il soupire et des yeux il pleure. Bertrand le voit, et lui dit : « Bel oncle, qu'est cela ? Etes-vous veuve qui pleure son mari défunt ? — Non, beau neveu, c'est à autre chose que je pense et c'est folie que de me railler. Je pense à ces vaillants

bacheliers que j'emmène en terres périlleuses. Je crains qu'on ne dise de moi : « Voyez-le, ce fou de Guillaume : Louis lui offrait le quart de son royaume, et il l'a refusé ; il a préféré la terre des Sarrasins, où il n'avait nul droit, et il y a emmené, pour les y faire détrancher par les païens, tous ces vaillants bacheliers. » Je ne puis, beau neveu, voir trois personnes assemblées sans m'imaginer que ce sont-là les paroles qu'elles échangent. — Bel oncle, dit le sage Bertrand, laissez de telles pensées aux femmes et aux enfants. Remettons tout entre les mains de Dieu, et ayons confiance. Et maintenant, demandons l'eau et asseyons-nous au souper. — Beau neveu, dit Guillaume, c'est vous qui avez raison. »

Il fait corner l'eau et tous s'assoient autour des nappes. Ils eurent, ce jour-là, mainte sorte de venaison, sanglier et daim, faisans et paons à la sauce poivrée. Quand tous eurent largement apaisé leur faim, les écuyers levèrent les nappes et les chevaliers se retirèrent sous leurs tentes jusqu'au lendemain à l'heure de prime.

Dès que le soleil est levé, ils montent à cheval et demandent à Guillaume : « Sire,

de quel côté devons-nous tourner le frein ? — Messires, dit Guillaume, c'est justice que nous allions d'abord honorer le corps saint que l'on vénère à Brioude, et, au Puy Sainte-Marie, déposer nos présents sur l'autel de la Mère de Dieu : peut-être, dans l'avenir leur intercession nous servira-t-elle. — Sire, à votre volonté. » Et tous chevauchent en rangs serrés. On dépasse Berri et Auvergne, on franchit terres et monts, on traverse fleuves et ruisseaux, landes et forêts. Plusieurs fois on tendit et reploya tentes et pavillons ; on déchargea et de nouveau on troussa les sommiers. Ils laissent Clermont à droite, ils approchent de Recordane : bientôt ils sont à Brioude, puis au Puy ; dans les deux sanctuaires Guillaume s'agenouilla et laissa sur l'autel trois marcs d'argent, trois pièces de soie pourprée et trois tapis à fleurs : de longtemps on n'y verra pareille offrande !

Au sortir du Puy, Guillaume dit à ses compagnons : « Barons, nous voici arrivés au pays de la gent criminelle. Désormais tout homme que vous trouverez sur votre chemin ne saurait être que Sarrasin ou Escler. Prenez les armes et gardez-vous des ennemis.

Si Dieu vous envoie quelque bien, prenez-le, tout le pays vous est abandonné. » Aussitôt, ils vêtent les hauberts, lacent les heaumes, ceignent les épées et suspendent à leur cou les longs écus; ils ont en main les fortes lances et chevauchent en rangs serrés; au-devant, flotte l'oriflamme. Que de heaumes on vit alors étinceler au soleil, que de gonfanons flotter doucement au souffle léger de la brise! C'est là une vaillante troupe: Dieu lui donne gloire et profit!

L'arrière-garde était commandée par Guillaume, l'avant-garde par Bertrand, Guielin, Gautier de Termes et Gilemer. Au bout de quatre lieues ils rencontrent un vilain qui conduisait un char attelé de quatre grands bœufs. Il avait été à Saint-Gilles et, songeant que le sel était cher dans son pays, il en avait rempli au ras une grande tonne qu'il avait chargée sur son chariot: sur le sel ses trois jeunes enfants jouaient à la billette. Les Français, en les voyant, se mettent à sourire: « Dis-nous, vilain, s'écrie Bertrand, d'où tu es et où tu vas? — « Sire, je vais à Laval sur le Cler; je viens de Saint-Gilles où j'ai commercé; je vais maintenant rentrer mes blés: si Mahomet a bien voulu

me les garder, j'aurai une belle récolte. — Tu parles en fou, dit Bertrand ; crois-tu donc que Mahomet est Dieu et que c'est lui qui fait en hiver le froid, la chaleur en été? Par Saint-Jacques! On devrait te couper les membres pour avoir si sottement parlé! — Beau neveu, dit Guillaume, laissez cela : je veux lui parler d'autre chose. Dis moi, vilain, quelle que soit ta loi, allas-tu jamais à Nimes, la forte cité? — Oui-da, sire ; on m'en avait d'abord refusé l'entrée parce que je ne pouvais acquitter le péage; puis voyant mes enfants, ils me firent grâce de la somme. — Hé bien, parle, vilain, dis nous ce que tu sais de la ville. — Volontiers, sire, dit-il; pour un denier on y donne deux grands pains, qui en vaudraient trois partout ailleurs: je vous réponds que la qualité en est bonne, si elle n'a empiré depuis. — Fou, dit Guillaume, il ne s'agit point de cela : parle-moi des chevaliers qui tiennent la cité, du roi Otrant et de sa maisnie. — De tout cela, sire, je ne sais mot: j'aime mieux m'en taire que dire mensonges. » — Alors Garnier le vavasseur, homme fort avisé et fécond en ressources, regarda le chariot et s'écria : « Dieu, si l'on pouvait

avoir mille tonneaux comme celui-ci et qu'on y enfermât autant de chevaliers, on pourrait, sans donner coup d'épée ou de lance, prendre la ville. — Par mon chef, dit Guillaume, tu dis vrai. Nous le tenterons, à condition toutefois que nos barons soient de cet avis. »

On fait arrêter le vilain ; on lui apporte pain et vin, piment et claret. Tandis qu'il mange avec ses enfants, de grand appétit, Guillaume consulte ses barons. « Sire, répondent-ils, c'est bien dit. » Par leur conseil la troupe revient sur ses pas jusqu'à Recordane ; à quatorze lieues à la ronde ils saisissent autant de chars, de bœufs et de tonnes qu'ils en peuvent trouver. Tel résista qui s'en repentit : quiconque murmurait avait les yeux crevés ou était pendu. Vous eussiez vu alors les durs vilains s'agiter, doloires et cognées en main. Les uns défoncent les vieux tonneaux, les rajustent et les cerclent, les autres en font de nouveaux, d'autres encore façonnent des moyeux, des jantes et des roues. Les fiers chevaliers entrent dans les tonnes bien cerclées. — Dieu ! quelle hardiesse ! — et chacun se munit d'un maillet afin de pouvoir défoncer sa prison quand

ils seront à Nimes et qu'ils entendront sonner le cor de Guillaume. Dans d'autres tonneaux, on met les écus, dans d'autres encore, les épées et les lances. Dehors restent ceux-là seulement qui doivent garder le convoi. Dieu ! quelle pitié de voir les bons destriers et les auferrants de prix transformés en sommiers, et les preux de la race d'Aimeri en marchands et en bouviers ! Mais patience : vous entendrez bientôt autres nouvelles.

Maintenant c'est de Bertrand et de Guillaume que je chanterai, car il me faut vous dire comment ils étaient accoutrés. Bertrand était revêtu d'une cotte de bure couleur de fumée ; il avait chaussé des souliers en cuir de bœuf, trop étroits pour lui et crevés par dessus : « Au diable, dit-il, ces houseaux ; en quel état vont-ils mettre mes pieds ! » Guillaume éclate de rire : « Allons, dit-il, beau neveu, montrez-nous vos talents et guidez vos bœufs par cette vallée. — Par Dieu, dit Bertrand, vous perdez vos paroles, car je ne puis venir à bout de les faire marcher droit. » Ses bœufs se jettent de côté et embourbent le chariot jusqu'au moyeu. Bertrand, furieux, s'arc-boute et soulève la roue d'un rude coup d'épaule : mais il se heurte

le visage au cercle de fer et se meurtrit le nez. Guillaume le voit et s'amuse à le railler : « Beau neveu, dit-il, voilà un joli métier ! Il paraît bien, à la façon dont vous le faites, que vous ne vous y connaissez guère. »

Guillaume, qui le plaisantait, n'était guère mieux équipé. Il avoit endossé une gonnelle qui flottait sur ses talons et revêtu de grandes chausses vertes qui retombaient sur des souliers en peau de vache. Sur sa tête il avait un bonnet en étoffe de coton. A un baudrier déchiré, prêté par un bourgeois du pays, était suspendu un vieux couteau, dans une gaine digne de la lame. Il était monté sur une jument étique ; ses étriers pendaient à une corde ; les éperons, vieux d'au moins trente ans, étaient rongés par la rouille.

Arrivés au Gardon, Guillaume et Bertrand laissèrent en aguet deux mille hommes avec les meilleurs chevaux et ordonnèrent aux vilains d'avoir à vider le pays : de cette sorte la nouvelle de leur venue ne pouvait arriver à ceux de la ville. Enfin, ils atteignent Nocène, en passant par Lavardin, qui fournit la pierre dont furent faites les tours de la ville. Quelques bourgeois de la cité, sortis

pour leurs affaires, les virent et s'étonnèrent : « Certes, dit l'un, voici grand convoi de marchandises. — Pour sûr, répond un autre ; jamais je n'en vis un pareil. » Ils s'approchent et s'informent du contenu des tonneaux : « Ce sont, répondent Guillaume et Bertrand, étoffes fines et précieuses, soies, siglatons et bougrans ; ce sont aussi épées tranchantes et bons hauberts à mailles, écus pesants et lances affilées. — Certes, disent-ils, il y en a là pour force argent : préparez-vous à payer de forts droits d'entrée. »

Guillaume arrive aux portes de Nimes : il tire sa bourse, y prend à poignée les bons deniers et demande à acquitter les droits d'entrée. Les bourgeois s'assemblent, car le bruit avait couru de l'arrivée du comte ; ils se regardent, ils l'entourent : « Sire, n'ayez crainte, lui disent-ils : quiconque voudrait vous faire outrage, nous le pendons sur l'heure au premier arbre venu ! » Tandis qu'ils parlementent, voici venir Harpin et Otrant, les deux rois qui gouvernaient ensemble la cité : ils descendent les degrés de leur palais et jusqu'à la grand' place ils ne s'arrêtent pas. Ils demandent à voir le marchand dont tout le monde parle :

« Messires, leur répond-on, c'est ce prud'homme à grande barbe et de mine avenante qui porte ce bonnet en étoffe de coton et à qui les autres obéissent ». Le roi Otrant l'interpelle : « D'où êtes-vous, sire marchand ? — D'Angleterre, sire, de Cantorbéry, une grande et bonne cité. — Avez-vous femme, bel ami ? — Oui-da, sire, fort belle et gente, ainsi que dix-huit enfants; tous sont petits encore, je n'en ai que deux grands : l'un s'appelle Sorant et l'autre Bégon ; la preuve que je dis vrai, c'est que les voici », et il lui montre Bertrand et Guielin. « Certes, disent les païens, ce sont de beaux enfants ; c'est dommage qu'ils ne sachent pas mieux se vêtir. — Et comment vous appelez-vous ? » continue Otrant. — Sire, mon nom est Tiacre. — Certes, bel ami, c'est vilain nom. Et quelles richesses allez-vous conduisant ? — Sire, étoffes fines et précieuses de toute provenance et de toute couleur : soies, siglatons et bougrans bleus, pourpres et vermeils ; nous avons aussi de merveilleuses armes : blancs hauberts et heaumes luisants, glaives tranchants et solides écus. — Certes, dit Otrant, voilà un riche convoi. — Attendez, sire, répond Guillaume ; je ne

vous ai pas nommé les marchandises les plus précieuses. J'ai aussi de l'encre et du soufre, des épices de toute sorte, alun, graine, poivre et safran, encens et vif-argent, des pelleteries merveilleuses, de la basane, du cuir de Cordoue et des peaux de martre, délicieuses à porter en hiver ». Otrant l'écoute et rit de plaisir, et autour d'eux les Sarrasins mènent grande joie.

Otrant continue : « Tiacre, mon frère, par la loi que vous observez, puisque vous avez si grandes richesses, vous ferez sans doute quelques présents à moi et à ces jeunes bacheliers qui m'entourent. Sachez que si vous continuez à voyager en ce pays, vous y trouverez encore votre bénéfice. — Oui, de par Dieu, répond Guillaume : mais attendez seulement que mes chariots soient entrés en ville. Certes, la cité est bonne et je veux m'y établir. Demain avant l'heure de vêpres, vous serez tous si chargés de mes présents que le plus fort de vous pliera sous le poids. — Marchand, dit le roi, tu parles en chevalier : mais nous verrons bientôt si tu es généreux autrement qu'en paroles : va donc et fais entrer tes chars ! »

Guillaume ne se le fait pas dire deux fois ;

à sa parole, voici les chariots qui passent les ponts-levis et entrent dans la ville. Les conducteurs étaient instruits de leur devoir: ils les répandent çà et là par les rues, et, plus que partout ailleurs, ils en font grand assemblage devant le palais du roi, dont ils obstruent les portes: bien habile qui pourra en sortir ou y entrer!

« Tiacre, frère, continue Otrant, par la loi que tu suis, dis-moi en quels pays tu as amassé cette fortune.

— Sire, dit Guillaume, je ne vous mentirai d'une parole: c'est en France d'abord, mais aussi ailleurs; j'ai voyagé en Lombardie, en Calabre, en Pouille et en Sicile, j'ai couru l'Allemagne jusqu'en Hongrie ; je m'en suis revenu par la Galice et l'Espagne; puis, passant par le Poitou et la Normandie, je suis rentré dans ma patrie. Mais je ne veux point me borner là: j'ai entendu parler des grandes foires de Cracovie, et j'irai les visiter en passant par Venise. — Certes, disent les païens, tu as vu bien du pays; ce n'est point merveille si tu es riche! »

Mais à ce moment, Otrant, qui le regardait avec attention, vit son nez bossué par

la trace qu'y laissa l'épée de Corsolt : un soupçon alors lui traverse l'esprit : en songeant à Guillaume au Court Nez, tout son sang ne fait qu'un tour dans ses veines et peu s'en faut qu'il n'enrage de colère. Pourtant il cache son trouble et interpelle courtoisement Guillaume : « Tiacre, mon frère, cette bosse que tu as sur le nez, qui te la fit ? Réponds-moi tout net et garde-toi de mentir ! Elle me rappelle Guillaume, le fils d'Aimeri, qui a fait si grand tort à notre gent et tué tant de mes proches. Plût à Tervagant que je le tinsse ici enfermé ! Par Mahom ! je le ferais mourir de male mort ; son corps ne tarderait point à se balancer à l'une de ces fourches, ou je le ferais rôtir en brasier ». Guillaume l'entend et jette un ris vers le ciel. « Sire, dit-il, je vous répondrai bien volontiers et n'y mentirai d'une parole. Au temps de ma jeunesse, la pauvreté fit de moi un voleur : je n'avais pas alors mon pareil pour couper les bourses et vider les gibecières. Pourtant, un jour, des marchands que j'avais dévalisés me prirent et me coupèrent le nez ; puis ils me relâchèrent. Je changeai alors de métier et m'adonnai à celui-ci, qui, comme vous le

voyez, ne m'a pas trop mal réussi. — Vous avez agi en baron, dit Otrant: les fourches ne sont pas faites pour vous ».

Cependant le sénéchal du roi (ceux qui le connaissaient l'appelaient Barré) veut faire allumer le feu dans les cuisines du palais pour préparer le dîner. Mais il trouve la rue si obstruée qu'il ne peut approcher de la porte. Peu s'en faut qu'il n'enrage vif. Il s'en va, jurant Mahomet, trouver le roi Harpin : « Sire, dit-il, écoutez-moi. Ce grand diable de vilain qui est entré dans notre ville ne vous cause que dommage ; il a si bien encombré places et rues qu'il n'y a plus moyen de se remuer ; de tout ce grand avoir qu'il étale ici il ne vous a pas encore donné la valeur d'un denier. Si l'on m'en croyait, nous lui jouerions un bon tour ; nous tuerions ses bœufs et nous les mangerions à notre dîner. — Or tôt, dit Harpin, que l'on m'apporte un maillet ». Le malotru de sénéchal s'en va et revient bientôt, apportant un énorme maillet de fer. Harpin s'en saisit, hausse le poing et tue Baillet et Lonel (c'étaient les deux timoniers du maître chariot), puis il ordonne de les écorcher et de les rôtir. Il croyait en

régaler ses Sarrasins, mais, par le corps du Christ, avant qu'ils en aient goûté, ils verront beau jeu. Un de nos Français qui avait vu la chose, s'approche doucement de Guillaume et lui raconte tout à l'oreille. « Qui a fait cela? dit Guillaume. Réponds et garde-toi de mentir. — Sire, c'est Harpin, le félon maudit. — Par saint Denis, dit tout bas Guillaume, il me le paiera avant ce soir ». Justement les Sarrasins s'étaient amassés autour de lui et commençaient à lui échauffer les oreilles de leurs plaisanteries; Harpin le leur avait commandé, car il voulait exciter une querelle. Le roi lui-même s'est approché : « Dis-moi, vilain que Dieu maudisse, pourquoi as-tu revêtu cette longue gonnelle, que serre une si vieille courroie, et chaussé ces grands souliers de cuir de vache, qui bâillent à l'envi sur tes pieds? N'as-tu donc rien de plus séant en ta garde-robe? » Le sang de Guillaume commence à bouillir dans ses veines. Il se contient pourtant et se contente de dire dans sa barbe : « Par Dieu, païen malotru, avec ma longue gonnelle et mes souliers percés, je suis tout de même Guillaume Fierabrace, fils d'Aimeri de Nar-

bonne, et je te le prouverai tout à l'heure! » Mais Harpin continuait: « Pour Dieu, vilain (Mahomet te puisse damner) pourquoi ta maisnie est-elle si mal vêtue? Ce n'est pas le moyen de la faire bien accueillir! Sais-tu qu'à vous voir tous ainsi fagotés, on vous prendrait volontiers pour une bande de malandrins? » En même temps il lui tire la barbe: peu s'en faut qu'il ne lui en arrache cent poils. Pour le coup Guillaume n'y peut plus tenir: il songe à ses bœufs qu'on vient d'assommer, à sa maisnie qu'on insulte. S'il ne se venge incontinent, il risque d'enrager tout vif. D'un bond il s'élance sur un perron de marbre, et, jetant au loin sa vieille gonnelle, il s'écrie d'une voix de tonnerre: « Félons païens, que Dieu vous confonde tous! C'est pour votre malheur que vous m'avez aujourd'hui honni et vilipendé, appelé marchand et vilain. Vilain et marchand, je ne le fus jamais! Je ne m'appelle point Tiacre, et quant à cet avoir que je mène avec moi, vous en aurez tout à l'heure des nouvelles. Toi, Harpin, lâche félon, qui osas tirer la barbe du fils d'Aimeri, c'est pour la dernière fois que tu as hier dîné et soupé, et tu vas de ton corps

me payer cet outrage. » En même temps, il le saisit de la main gauche et l'attire à lui; et, levant le poing droit, il lui en assène un tel coup sur la nuque qu'il lui brise le maître os et l'étend mort sur la place. « Marchand maudit, s'écrient les païens, qu'as-tu fait ? Pourquoi meurtrir ainsi notre roi ? Tu vas être pendu ou rôti » Et vous eussiez pu voir levé sur lui maint poing fermé, car ils croyaient que Guillaume fût seul. Mais celui-ci approche son cor de ses lèvres ; trois fois il en sonne haut et clair. Ses chevaliers l'entendent ; ils saisissent leurs maillets, défoncent les tonneaux, et apparaissent, debout, les épées nues. Dieu ! quels cris poussèrent alors les Sarrasins. « Montjoie ! » répondent les nôtres. Sachez qu'il va y avoir force blessés et morts.

Les païens courent aux armes, ils rentrent dans leurs maisons et en sortent bientôt, l'épée en main, l'écu devant la poitrine. Mais les nôtres veillaient : l'un d'eux, aux premiers accents du cor de Guillaume, avait couru avertir Guielin et ses deux mille compagnons. Ceux-ci accourent, amenant aux héros les bons destriers. Ils y montent, sus-

pendent à leur cou les écus pesants et prennent en main les longues et lourdes lances. « Montjoie! » s'écrient-ils en s'élançant dans la presse. C'en est fait maintenant des païens maudits. Dieu! les beaux et grands coups! Que de hauberts démaillés, d'écus troués, de lances rompues! Que de païens on vit trébucher, sanglants ou morts, sur le sol!

A travers la presse, Otrant s'était enfui, craignant la mort. Déjà il était arrivé aux combles de son palais et allait s'échapper par les toits. Mais Guillaume était sur ses talons; il le saisit par les grandes peaux de martre qui flottaient sur son dos, et l'arrête: « Roi Otrant, dit-il, me reconnais-tu? Sais-tu qui je suis et de qui Dieu m'a fait le justicier? De toi et de tes pareils. Quand j'en puis saisir un, il est livré à mort! » Le païen ne répond point: « Roi Otrant (que Dieu maudisse), continue Guillaume, saches-le pourtant, si tu croyais en Dieu et en sainte Marie, ton âme serait sauvée en l'autre monde et ton corps en celui-ci. Sinon, de ta tête je ne donnerai pas une alise ». — Otrant se redresse et s'écrie: « Par Mahom, je ne suis pas de ceux qui cè-

dent aux menaces et renient leur Dieu ! » Guillaume l'entend et pense enrager de fureur: empoignant son manteau de la main droite, il le traîne le long des degrés. « Otrant, s'écrient les Français, tu n'as qu'un mot à dire: dis-le et tu auras répit ! — Au diable, dit Guillaume, qui l'en priera trop! » Et, le saisissant à bras le corps, il le lance par une des fenêtres. Avant d'arriver à terre, il était mort. Les Français en font autant: ils jettent par les fenêtres des centaines de païens qui eurent brisés et les membres et l'échine.

C'est ainsi, bonnes gens, que les Français prirent Nimes, la bonne cité aux hautes tours, aux vastes salles pavées. Ils y trouvèrent en abondance vin et froment; de sept ans entiers elle ne saurait être affamée. Les vilains qui avaient prêté leurs bœufs et leurs chars n'eurent pas à s'en repentir: car ils ne ramenèrent point chez eux leurs tonnes vides. Le bruit de cet exploit courut par toute la France et parvint aux oreilles de Louis : il en mena grande joie et en adora humblement Dieu et sa sainte Mère.

VI

Les merveilles d'Orange.

Un beau jour de mai, le comte Guillaume s'était levé matin ; il était allé au moutier ouïr la messe, puis il était remonté dans les vastes salles du palais d'Otrant, qu'il avait conquis par sa vaillance. Autour de lui se pressent cent jouvenceaux ; les uns jouent aux tables, les autres portent sur le poing des faucons mués. Il va s'accouder à une fenêtre et promène ses regards sur la campagne : il voit l'herbe fraîche, les rosiers en fleurs ; il entend chanter le merle et la fauvette. Il lui souvient alors de douce France et des joies qu'il y connut. Il appelle Bertrand et lui dit :

— « Beau sire neveu, écoutez-moi. Nous sommes venus ici en grande pauvreté. Nous n'avons amené ni harpeurs ni chanteurs de geste, ni gentes damoiselles pour réjouir nos cœurs et ceux de ces jeunes bacheliers qui nous ont suivis. Notre richesse, ce sont de bons destriers, aujourd'hui bien repus et reposés, de bons hauberts, de bons heaumes dorés et de bonnes épées bien tranchantes; nous avons aussi le pain, le vin et la chair salée en abondance. Mais à quoi nous sert tout cela? Dieu confonde les Sarrasins qui nous laissent nous endormir dans l'oisiveté! Que ne passent-ils la mer pour reconquérir leur héritage; nous pourrions au moins éprouver notre valeur. Mais nous voici céans, enserrés comme prisonniers en chartre ».

Le preux Guillaume avait tort de se lamenter, car avant que la nuit tombe, il entendra telles nouvelles qui jetteront le trouble dans son cœur.

Regardant du côté de l'Orient, il voit de loin un inconnu qui s'achemine vers la ville: il était maigre et pâle et de teint basané. Guillaume se demande si ce n'est pas l'envoyé d'un roi sarrasin qui viendrait le

défier. Mais l'homme s'approche et monte les degrés :

— « Que Dieu, dit-il, qui a créé la lumière, sauve Guillaume au Court Nez, le preux marquis, ainsi que ces fiers jouteurs, la fleur de France, que je vois ici rassemblés !

— Ami, répond Guillaume, que notre Dieu te bénisse ! Mais comment sais-tu mon nom ?

— Sire Guillaume, je ne tarderai pas à te répondre. Mais pour l'heure, je suis fort las, et il y a quatre jours que je n'ai mangé.

— Qu'on lui apporte, dit le comte, pain et vin, grues ou paons rôtis, piment et claret. Il nous dira ensuite qui il est et de quelle terre ».

Quand l'étranger fut repu, il commença à conter nouvelles :

— « J'ai nom Gillebert, dit-il, et je suis fils de Guion, comte d'Ardenne et de Vermandois. Je revenais d'Allemagne par mer ; la tempête me jeta sur une côte inconnue, où je fus pris par une troupe de Sarrasins qui m'emmenèrent à Orange, d'où je viens de m'échapper. Il y a là vingt mille païens

qui font bonne garde ; ils redoutent fort en effet le roi Louis, Guillaume le marquis et ses hardis compagnons.

— Ils n'ont pas tort, répond Guillaume, et, par Dieu, je ne suis pas digne de porter écu ou lance, si je ne vais un jour leur montrer qui je suis. Mais continue et parle-moi de cette ville d'Orange si renommée ».

— Sire, répond-il, elle est encore meilleure qu'on ne le dit : au centre se dresse le château de Gloriette, couronné de tours de marbre, aux salles bien voûtées ; il fut bâti par un païen habile à merveille, Griffon d'Aumarie : il n'en est pas sur terre de plus beau ni de plus fort. Du sommet des tours, on aperçoit le plus riche pays du monde : il n'est herbe ni fleur qui n'y pousse, sans compter les épices, poivre et cannelle, dont l'air est tout embaumé.

— Certes, dit Guillaume, il me faut aller voir ces tours de marbre et ce pays que tu dis si bien défendu.

— Sire Guillaume, tout cela appartient au roi Thibaut l'Esclavon, qui y a mis en sa place son fils aîné, le roi Aragon, qui est étrangement grand et fort ; il a la tête large, le front bas, les ongles aigus comme

des griffes : il n'y a, sous la chape du ciel, pire tyran ; sa joie est de massacrer les chrétiens qu'il peut saisir. Celui qui en délivrerait le pays n'aurait pas perdu son temps.

— C'est bien, dit Guillaume. Mais est-ce là tout ?

— Sire, vous y pourriez voir aussi la princesse Orable, femme du vieux Thibaut et marâtre du roi Aragon, qu'elle n'aime guère. Elle est svelte et fraîche, blanche comme fleur d'épine ; ses yeux vairs étincellent et rient, c'est la plus belle femme qui soit en chrétienté et en païenie. Si elle croyait en Jésus et Marie, rien ne lui manquerait vraiment.

— Par Dieu, dit Guillaume, puisqu'il en est ainsi, je ne mangerai ni pain fait de farine ni chair salée, je ne boirai goutte de vin vieilli sur lie avant d'avoir vu cette ville, le château de Gloriette et surtout cette femme. Son amour m'embrase au point que, si je ne la conquiers, je perdrai la vie.

— Messire, c'est là pure folie : eussiez-vous avec vous cent mille épées, cent mille targes dorées, vous n'entrerez pas à Orange ; vous ne verrez pas Orable.

— Quoi, dit Guillaume, tu commences par me conter merveilles, et tu me défies d'aller y voir de mes yeux! J'irai, certes, et, de plus, par saint Maurice, qu'honorent les bonnes gens d'Amiens, tu viendras avec moi : nous n'emporterons ni épées ni targes, nous ne mènerons ni palefrois ni destriers ; mais le bourdon en main, de pauvres esclavines aux épaules, nous entrerons, en nous faisant passer pour Sarrasins : tu connais, mieux que moi encore, le langage de ces gens, puisque tu l'as parlé trois ans entiers; je te choisis donc comme truchement ».

Gillebert eût bien voulu être à Chartres ou à Blois, mais que faire contre la volonté de Guillaume ?

Le sage Bertrand déconseille aussi à son oncle, mais sans succès, cette aventureuse équipée; le jeune Guielin, au contraire, déclare qu'il accompagnera Guillaume et Gillebert : tous trois se teignent en noir le visage, les pieds et les mains, se déguisent et arrivent à Orange. Ils sont aussitôt reçus par le roi Aragon :

« Sire amiral, dit Guillaume, que Maho-

met et Tervagant te protègent! — Approchez, répond l'amiral, et dites d'où vous venez.

— Du royaume d'Afrique, où règne votre père, le puissant roi Thibaut, que nous vîmes récemment; il nous baisa et vous mande par nous de bien garder sa bonne cité. Hier, à l'heure de none, nous étions à Nimes, où nous pensions trouver Otrant et Harpin, mais ils ont été détranchés par Guillaume Fièrebrace, qui nous a jetés en prison, puis relâchés aussitôt.

— Par Mahomet, dit Aragon, si je le tenais ici, il ne tarderait pas à être rôti et ses cendres jetées au vent ». Guillaume l'entend et devient soucieux: il voudrait être à Paris ou à Sens.

— Sire oncle, lui dit Guielin à voix basse, vos désirs sont satisfaits: vous êtes dans Orange, en face du roi Aragon. Que ne demandez-vous maintenant des nouvelles des dames? »

Aragon prend à part Guillaume, derrière un pilier:

— « Bon Turc, dis-moi la vérité au sujet de ce Guillaume: quel homme est-ce? Et pourquoi vous a-t-il laissés partir sans rançon?

— Il est fier et si riche d'amis qu'il n'a cure ni d'or fin ni d'argent clair. Mais en échange de notre liberté, il nous a fait promettre, sur notre loi, de te porter un message. Il te mande de t'enfuir en Afrique et au plus vite. Le mois de mai ne se passera pas sans que tu le voies arriver, à la tête de vingt mille fervêtus : ni ces tours ni ces piliers, ni ces fossés ne te protègeront et ne l'empêcheront de dresser des fourches où ton corps se balancera au vent.

— Il parla follement, dit Aragon : c'est moi qui manderai d'outremer mon père, mes frères, mes cousins : d'Afrique et d'Espagne il en viendra plus de trente, chacun suivi de vingt mille fervêtus : nous reprendrons Nimes et ce sont les corps de Guillaume et de ses neveux qui se balanceront au vent ». Guillaume, en l'entendant, pense enrager vif et murmure entre ses dents. S'il eût eu des armes, rien ne pouvait l'empêcher de faire une folie.

— « Roi Aragon, dit-il, ne nous ferez-vous pas voir la reine, tant aimée du roi Thibaut ?

— Il fait, en l'aimant, dit Aragon, grande folie : il est vieux et sa barbe est fleurie ;

elle est jeunette et gaie, et voudrait dans Gloriette, se donner du bon temps. Il lui faudrait, pour lui tenir compagnie, un Soribant de Venise ou un autre jouvenceau à la barbe naissante. Bien fou le vieillard qui s'éprend de femme jeunette: il ne peut y trouver que honte et dommage ».

Guillaume l'entend et se met à rire:

— «Il semble, dit-il, que vous ne l'aimiez pas beaucoup

— Dieu la maudisse, dit Aragon. Que n'est-elle en Afrique ou à Bagdad ! »

Les trois Français sont dans le palais d'Aragon. Ils en traversent les salles. Un païen les conduit à la tour de Gloriette, où sont les chambres de la reine. Mieux leur vaudrait retourner sur leurs pas, rentrer à Nimes. Que Dieu les prenne en sa garde!

VII

Le mariage de Guillaume.

Ils entrent dans la tour de Gloriette : les piliers en sont de marbre, les fenêtres incrustées d'argent : au sommet brille un aigle d'or. Les chambres sont bien abritées du soleil et du vent. Dans l'une d'elles il y avait un arbre merveilleux, aux longues branches, aux larges feuilles, dont les fleurs, blanches, bleues, vermeilles, fleurent la cannelle et l'encens. A son ombre est assise Orable, vêtue d'un bliaut de samit recouvert d'un paile de soie, le corps étroitement lacé, plus blanche que neige, plus vermeille que rose ; Rosiane, nièce de Rubiant, l'évente avec un plateau d'argent.

Guillaume la voit, et frissonne de plaisir; il la salue courtoisement au nom de Dieu.

« Que Mahomet vous garde », répond Orable; et elle fait asseoir les trois Français auprès d'elle, sur un banc entaillé d'or et d'argent.

« Dieu! dit Guillaume, n'est-ce point ici le paradis?

— Jamais, dit Guielin, je ne me trouvai mieux: je voudrais ne plus bouger d'ici, et je n'aurais souci ni de manger ni de dormir.

— Seigneurs barons, dit la dame, j'entends votre langue. Dites-moi donc quel homme est ce Guillaume Fièrebrace, qui a pris Nimes, et ne cesse de nous menacer?

— Vraiment, dit le comte, grand est son courage, gros sont ses poings et ses bras merveilleux. D'ici en Arabie il n'y a pas d'homme, si grand soit-il, qu'il ne fende en deux de la tête aux pieds, s'il le frappe de sa bonne épée.

— Vraiment, dit Orable, heureuse est la dame qu'il a dans le cœur! »

Mais voici un païen, (que Dieu le confonde!) que Guillaume avait retenu prisonnier à Nimes. Il le voit, va trouver Aragon et lui parle à l'oreille:

« Par Mahomet ! Sire, celui-ci est Guillaume, le marquis au Court Nez !

— Me dis-tu vrai ? demande Aragon.

— Sire, croyez moi ! Celui-ci est Guillaume, qui me fit prisonnier et me voulait pendre ! »

Quand Aragon l'entend, et qu'il connaît les trois compagnons, il se dresse et s'écrie :

« Sire Guillaume, on sait votre nom ! Mal vous en a pris de passer le Rhône, car vous allez mourir. »

Guillaume l'entend et change de couleur. Cependant il saisit un grand pieu, Gillebert et Guielin font de même ; ils en donnent de tels coups qu'ils ont tué quatorze Turcs. Effrayés, les autres s'enfuient, font fermer et verrouiller la porte, et lever le pont. Voilà Guillaume et les siens en périlleux hôtel, enserrés qu'iis sont dans Gloriette !

« Français, leur dit la reine, rendez-vous ! car si vous êtes pris, vous serez occis et démembrés !

— Dame ! dit Guillaume, pour l'amour de Dieu, donnez-moi des armes ! Bien grandement vous en serez récompensée ! »

Orable, émue par tant de vaillance, distribue des armes aux assiégés, qui en font un merveilleux usage. Aragon, désespérant de les réduire, leur offre la vie sauve, à condition qu'ils évacuent Gloriette; Guillaume refuse et le siège continue.

Alors un vieux Sarrasin révèle à Aragon l'existence d'un souterrain. Les assiégés, surpris, sont forcés de se rendre ; mais Orable obtient d'être leur gardienne. Elle pénètre dans la chartre où ils se lamentent :

« Ecoutez-moi, barons, leur dit-elle. Les Sarrasins vous veulent mal de mort : demain matin vous serez pendus.

— Nous n'en pouvons mais, dit Guielin ; mais vous, dame, vous pourriez nous faire mettre hors de cette chartre et vous auriez en nous de fidèles et vaillants serviteurs.

— Ne vois-tu pas, dit Guillaume, qu'elle nous a trahis, que c'est elle qui nous a fait jeter dans ce cachot ? »

La dame l'entend, et soupire :

« Par Mahomet, dit-elle, c'est à tort que vous m'accusez ! N'est-ce pas moi qui vous donnai des armes ? Et si j'étais sûre que Guillaume Fièrebrace me prît à femme, je

n'hésiterais pas à me faire baptiser et à vous mettre hors de cette chartre.

— Par Jésus et saint Jacques, dit Guillaume, je vous en donne ma foi.

— Je n'ai pas, répond Orable, besoin d'autre gage. »

Elle ouvre la prison, les ramène en Gloriette, et les fait dîner. Puis elle leur parle ainsi :

« Seigneurs, écoutez-moi. Au dessous de nous est un souterrain que seule je connais. Si par là vous envoyez un messager à vos amis, ils viendront à votre secours.

— C'est vérité, dame ! dit Guillaume. Mais qui sera le messager ? Neveu Guielin, a dit le comte, entre dans le souterrain, ne t'arrête pas d'ici à Nimes et dis à Bertrand qu'il ne tarde pas à me secourir.

— Oncle Guillaume, dit Guielin, vous parlez vainement. Pour tous mes membres je ne vous laisserais pas ! J'aime mieux mourir près de vous en cette tour qu'en douce France auprès de mes parents. Envoyez-y Gillebert.

— Frère, iras-tu ? demande Guillaume.

— Vraiment oui, répond Gillebert. Et loyalement je ferai votre message.

— Je saurai te guider, dit la dame ; par ce chemin tu ne redouteras homme né de mère. »

Assez loin, dame Orable, le comte Guillaume et Guielin le baron l'accompagnent ; il vient au Rhône et trouve un bateau.

Le comte Guillaume, Orable au clair visage et Guielin sont revenus en arrière et rentrés dans Gloriette. Mieux leur eût valu n'y pas revenir ! A peine ont-ils dit quelques paroles qu'un Sarrasin les entend et va le dire à Aragon.

« Prenez tous vos armes ! » dit Aragon.

Dieu ! quel dommage ! Guillaume n'en sait rien, ni dame Orable, ni Guielin le baron. Ils se croient en sûreté, et jouent aux échecs : Sarrasins et Esclers tombent sur eux, les font jeter tous trois en prison.

« Hélas ! dit la dame, que n'ai-je au moins reçu le baptême ! »

Mais enfin Bertrand et ses compagnons, amenés par Gillebert, pénètrent dans Gloriette par le souterrain ; ils délivrent les prisonniers et chassent les Sarrasins de la ville.

« Beau neveu, dit Guillaume à Bertrand,

voici la dame à qui je dois d'être vivant: je lui ai juré, sur ma foi, de la prendre à femme.

— Qu'attendez-vous donc? dit Bertrand. Tenez votre promesse et que Dieu vous bénisse ».

Le comte Guillaume fait apprêter et remplir d'eau claire une grande cuve. Orable se dépouille de ses vêtements et s'y plonge : Bertrant, Guielin et Gillebert la tiennent sur les fonts et l'évêque de Nimes, en la baptisant au nom de Dieu, change son nom païen contre celui de Guibour.

A un moutier, qui avait été une mahomerie, le comte Guillaume l'épouse; la messe fut chantée par l'évêque Guimer. Après la messe, les deux époux montèrent en Gloriette, où furent célébrées les noces : Bertrand, Guielin et Gillebert servirent au dîner. Les réjouissances durèrent huit jours ; on y vit force jongleurs, qui reçurent, comme récompense, draps de soie, manteaux d'hermine, mules d'Espagne et bons destriers.

C'est ainsi que le comte Guillaume épousa Guibour : ils ne quittèrent pas Orange. Dieu devait leur y réserver mainte tribulation.

LA DÉTRESSE DE GUILLAUME

VIII

Le vœu de l'enfant Vivien.

Ce fut par un beau jour de Pâques, alors que revient l'été, que Guillaume adouba son neveu Vivien, fils aîné de Garin d'Anseüne. Pour lui faire honneur il adouba le même jour cent autres bacheliers de son âge. Au moment de ceindre l'épée, Vivien s'écria :

« Bel oncle, écoutez-moi : avant de ceindre cette épée, j'entends m'engager par un vœu : devant Dieu, qui nous voit et entend, devant dame Guibour, qui m'a élevé, devant ces jeunes bacheliers, mes pairs, et devant vous, bel oncle, tant que j'aurai le haubert au dos, le heaume en tête, l'épée au poing, quelle que soit la détresse où je me trouve,

je ne fuirai jamais devant Escler ou Sarrasin : tel est le vœu par lequel je me lie pour tout mon vivant.

— Beau neveu, dit Guillaume, si vous voulez tenir cette promesse, votre vie sera brève. Il n'est homme, si preux soit-il, qui, s'il est en grande presse et en danger d'être détranché, hésite à fuir. Croyez-moi : ce vœu n'est pas de ceux qu'on doive tenir. Vous êtes jeune ; renoncez à une telle folie. Si, dans le combat, vous êtes en grand péril, n'hésitez pas à reculer, comme moi-même je l'ai fait maintes fois. Quiconque méprise sa vie n'est pour autrui d'aucun secours : bénie soit la fuite à laquelle on doit son salut.

— Oncle Guillaume, dit Vivien, je ne prends cette épée qu'à condition de me lier par ce vœu : de toute ma vie je ne reculerai, devant Turc, Sarrasin ou Persan, de la longueur d'une lance : devant Dieu qui nous racheta, j'en prends l'engagement.

— Neveu, dit Guillaume, je prévois que vous ne vivrez guère ; vous tomberez sous les coups des Sarrasins, et nous vous pleurerons, et moi vos autres parents. »

Ce jour-là il n'en fut pas dit davantage.

Voilà donc Vivien entré au service de Dieu et de notre sainte foi : bientôt il a rassemblé dix mille bons combattants, chacun pourvu d'un bon et rapide destrier : à leur tête sont Girard, fils de Beuve de Comarchis, Guielin de Tarragone, Bertrand, Hunaut de Saintes et vingt autres comtes que je pourrais nommer. Ils sont entrés en Espagne et gâtent la terre sarrasine : ils tuent les femmes et massacrent les enfants. Par toute l'armée Vivien fait crier ce ban : « Si l'un de vous prend un païen mécréant, qu'il n'accepte ni or ni argent pour sa rançon, mais qu'il lui tranche la tête sans merci. »

Sept ans entiers, Vivien a mené cette vie, ne cessant d'occire Sarrasins et Persans. Pas un jour il ne s'octroie de repos. De Sarrasins et de Turcs, il n'accepte aucune rançon, si ce n'est pour fortifier ou faire garder un château. De tous les barons chrétiens il était le plus redouté : « Ah, race de Guillaume, s'écriaient les païens, quel méchef tu nous causes ! Roi Desramé, que tardes-tu à semondre tes fidèles ? Laisseras-tu ce démon nous exterminer jusqu'au dernier ? » Telles sont les plaintes qu'un jour enfin ils envoyèrent porter à Desramé.

IX

La sainte mort de l'enfant Vivien.

Quand Desramé les eut entendus, il a branlé la tête de colère et juré par Mahomet : il ne prendra aucun repos jusqu'à ce qu'il ait vaincu et tué Vivien.

« Gloutons, dit-il, maudite soit votre geste qui déjà m'a causé tant de dommage ! Mais j'appellerai les barons de ma terre, ceux de Biterne, de Salerne et de Sutre ; je les conduirai droit en Larchant, et nous aurons belle bataille ! »

Tout aussitôt il a mandé Aérofle, roi de Valfondée, et Haucebier, et Malegrape, et Sinagon. La païenne gent fait sonner la menée, dresser les voiles, équiper les nefs.

Alors vous eussiez vu mainte voile dépliée, et mainte enseigne voltiger au vent.

Bien vite ils arriveront en Larchant: déjà Vivien a entendu mener grande noise sur la mer, et sonner les cors et les chalumeaux. Il regarde, et voit la mer étinceler sous l'or d'Arabie. En hâte, il appelle ses hommes:

« Regardez, dit-il, nous aurons bataille, nous ne pourrons l'éviter.

— Neveu Vivien, dit Girard de Comarchis, ceci n'est pas un jeu: contre un des nôtres il y a soixante païens; contre tant de gens notre effort ne suffira pas. Neveu Vivien, fais que Guillaume sache ce qui se passe; de lui nous aurons aide et secours. »

Mais Vivien a répondu:

« Amis, ne soyez point effrayés; nous sommes jeunes, nous avons des armes, de bons chevaux, et nous croyons en Dieu, roi de paradis. Les dieux de ces païens sont de pauvres dieux: le nôtre vaut mieux que cent dix des leurs. On nous ferait honte si nous appelions Guillaume, alors que, Dieu merci, je suis vivant, que rien ne me manque, que mon haubert n'est ni rompu ni démaillé. »

Les barons se disent l'un à l'autre:

« Jamais il ne naquit d'homme plus hardi !

— Vivien, disent-ils, nous ne vous ferons pas défaut; nos épées sont à vous. »

Vivien les remercie, et Girart ajoute :

« Nous sommes sept comtes du même lignage; tenons-nous ensemble et serrons-nous bien l'un contre l'autre, afin de nous soutenir. »

« Barons, reprend Vivien, aujourd'hui Dieu vous appelle. Confessez-vous, et donnez-vous à Dieu. Celui qui mourra sera heureux : avec les abbés il sera dans le ciel. »

Puis il leur crie:

« Éperonnez, avant que les Sarrasins soient prêts. »

Il pique son cheval, déjà il est entré parmi les Turcs ; déjà il en a renversé dix contre terre. Mais il y a trop de païens !

« Où es-tu, Vivien, traître? crie l'un d'eux à haute voix: aujourd'hui je t'occirai de mon épée, et tous tes hommes mourront. Puis nous irons à Orange, nous brûlerons la ville et prendrons la tour : Guillaume sera mis dans un obscur cachot, et dame Orable sera rendue à Thibaut ! »

Grande fut la lutte, rude la bataille, effroyable la huée de la gent sauvage. Desramé a juré par sa barbe qu'il ne délacera

point la ventaille avant que Vivien ne soit occis.

Vivien est blessé, tellement que ses entrailles lui sortent du corps; de ses deux mains il se les remet au ventre. Il prend l'enseigne de sa lance et s'en fait une ceinture. Il remonte sur son cheval, l'éperonne et rentre parmi les païens. D'un vallon est sortie la maisnie de Gorhant: gent d'étrange aspect, ils sont cornus par devant et par derrière. Chacun d'eux porte une massue de fer et de plomb. Quant Vivien les voit, et quand il entend le bruit qu'ils mènent, s'il s'en effraie ce n'est pas merveille: il fait tourner bride à son destrier. Mais il n'a pas fui la longueur d'une lance qu'il se souvient de son serment, et se frappe la poitrine:

« Ah! Dieu, c'est ma faute, en ce jour j'ai fui; mais ce sont les païens qui le paieront. »

Aussitôt il éperonne vers eux en grande hâte.

Vivien, qui ne veut pas fuir, est retourné vers les Sarrasins. Il crie: Montjoie, chevaliers! Cousin Bertrand, jamais nous ne fûmes en tel péril! Dame Guibour, vous ne me verrez plus entier, je suis près de ma fin, il n'y a plus de remède. »

Bertrand l'a entendu : « Neveu Vivien, dit-il, je veux mourir si je ne viens pas à votre aide ! »

Grande fut l'attaque, je vous le dis en vérité. Preux sont les comtes, leurs parents et leurs amis ; mais Vivien est le plus hardi de tous. Il a tué l'aupatris qui l'avait, le matin, si fort blessé. De son brant d'acier il lui a donné sur le heaume un tel coup qu'il l'a fendu en deux jusqu'aux épaules.

« Dieu ! disent les comtes, quel vassal est celui-ci ! »

Et les Arabes se disent l'un à l'autre :

« Nous sommes mal en point ; les vifs diables l'ont ressuscité, car à midi il était mort. Grands maux nous a causé le lignage d'Aimeri de Narbonne, mais avant que la nuit ait remplacé la vêprée, il sera vaincu et honni.

— Vous en avez menti », dit Bertrand. Et il appelle les sept cousins.

Grande était la noise, les cris et la huée, quand Aérofle parut, amenant vingt mille homme de sa contrée ; ceux-ci tournent leurs forces vers les sept comtes. Aérofle s'attaque à Guichard ; il frappe son cheval par derrière, renverse sur le pré le cheval et le ca-

valier. Quand Aérofle voit Guichard abattu, il le saisit par son haubert, et l'enlève comme un brin de paille. Guichard s'écrie : « Où es-tu, Bertrand ! Oncle Guillaume, en ce moment vous me perdez ! »

Bertrand l'entend, et jamais n'eut tant de peine. Les six comtes accourent, frappent le païen sur son écu ; mais à quoi bon ? Personne ne vient à leur aide, et les voilà tous prisonniers, sauf Vivien, qui est blessé à mort. Dieu, quel dommage ! Il n'y avait pas eu d'homme si vaillant depuis le temps de Jérémie.

« Laissons celui-là, dit Haucebier : sa force ne vaut pas un bouton ; » et d'un tronçon de lance il le frappe dans la poitrine. Vivien tombe

« De celui-ci, dit Haucebier, nous n'avons plus rien à craindre. »

Les païens s'en retournent brochant des éperons, laissant Vivien gisant sur le sable. Quand il revient à lui, il lève la tête et regarde ; il voit un cheval, à grand'peine se met en selle ; il arrive en Larchant ; là il descend de cheval, et sous un bel arbre, près d'un étang, se met à prier.

Vivien avait enfin consenti à ce qu'on appelât Guillaume. Celui-ci, arrivé avec ses barons et un grand nombre d'hommes, est entré dans la bataille ; il combat Aérofle, le tue, lui prend son armure, qu'il revêt, et monte sur son cheval Folatise ; mais après des prodiges de valeur il est à son tour contraint de fuir ; il arrive auprès de l'étang où agonise Vivien.

Guillaume apparaît, au détour d'un vallon ; son écu est percé en trente endroits, son haubert rompu et démaillé, son épée rouge de sang ; son heaume ne tient plus que par quelques lacets mal renoués ; on voit bien qu'il sort d'une rude mêlée. Il aperçoit l'écu de Vivien et le reconnaît ; plein d'angoisse il regarde autour de lui et voit le damoiseau gisant auprès d'une eau courante, sous un arbre ramé.

Guillaume éperonne son cheval et trouve Vivien gisant sous un arbre, près d'une eau bruissante : ses blanches mains étaient croisées sur sa poitrine ; sous le heaume flamboyant on voyait son crâne ouvert et sa cervelle à nu ; son épée était près de lui ; de sa main fermée il battait sa coulpe, et son cœur invoquait la miséricorde de Dieu ; sur lui il n'y avait plus rien d'entier.

« Dieu ! dit Guillaume, quel dommage est celui que j'éprouve aujourd'hui ! Si longtemps que je vive, mon cœur en sera brisé. Beau neveu, depuis que Dieu créa Adam, on n'avait vu prouesse pareille à la vôtre : et voici que les Sarrasins et Persans vous ont tué. Terre, ouvre-toi et m'engloutis ! Dame Guibour, vous m'attendrez en vain : à Orange je n'aurai pas le courage de rentrer ».

Le comte Guillaume pleure durement et tord ses poings ; de douleur il se laisse glisser de son cheval ! Peu s'en faut qu'il ne se pâme.

« Neveu Vivien, dit-il, où sont votre prouesse et votre beauté, si avenante ? Jamais lion ne fut plus vaillant ; et pourtant vous étiez doux et modeste, accueillant à tous. Vous avez tué plus de Sarrasins et de Persans qu'homme qui vive ; ce qui vous a perdu, c'est que vous étiez trop fier pour reculer d'un pied devant eux. Et maintenant je vous vois expirer dans cette plaine. Hélas ! que ne suis-je arrivé plus tôt ! De ce pain que je porte je vous eusse communié ; la compagnie du vrai Dieu vous eût réconforté ; j'en eusse été consolé pour toute ma

vie. Dieu, recevez l'âme du bon chevalier qui est mort à votre service ! »

Le comte Guillaume renouvelle son deuil; la joue appuyée sur sa main, il se lamente.

« Neveu Vivien, où sont ta jeunesse, ta prouesse toujours nouvelle? Dame Guibour, quand vous apprendrez sa fin, votre cœur, si la Vierge ne vous vient en aide, éclatera de douleur sous votre mamelle ! »

Guillaume tient l'enfant dans ses bras et pleure: « Neveu Vivien, quand je vous adoubai, pour votre amour je donnai à cent damoiseaux heaumes, écus et targes ; à leur volonté ils eurent manteaux et gonnelles d'écarlate. Maintenant, ces Sarrasins, devant qui vous n'avez pas voulu fuir la longueur d'une lance, ces Sarrasins qui vous ont tué, ces Sarrasins qui m'ont pris Bertrand et mes autres neveux, qu'auront-ils à craindre de nous ? Ils courront sans obstacle au travers de mes terres ; ils me reprendront Orange, la bonne cité ! »

Guillaume baise la joue sanglante de Vivien et pose doucement les deux mains sur sa poitrine : il sent que le cœur bat encore; le damoiseau a soulevé sa tête et soupiré.

« Dieu, dit Guillaume, tu m'as donc exaucé ! »

De nouveau il embrasse l'enfant :

« Beau neveu, par le Dieu de miséricorde, vis-tu encore ?

— Oui certes, bel oncle, mais je suis bien malade. Et ce n'est pas merveille, car mon cœur s'est crevé dans ma poitrine.

— Neveu, reprend Guillaume, dis-moi, en vérité, si tu as jamais, le dimanche, consommé le pain consacré par le prêtre.

— Non, dit Vivien : jamais encore je n'en goûtai ; mais je vois bien qu'en vous envoyant vers moi, c'est Dieu lui-même qui m'a visité ».

Guillaume met la main à son aumonière et en tire un peu de ce pain que le prêtre consacre sur l'autel : « Beau neveu, dit-il, je vais t'absoudre de tes péchés. Je suis ton oncle, tu n'as pas au monde, sauf Dieu, de plus proche parent ; au nom de Dieu, je serai, à ce baptême, ton parrain.

— Sire, dit Vivien, j'ai grand désir de reposer ma tête sur votre poitrine : au nom de Dieu, vous me donnerez de ce pain et je mourrai content ; mais hâtez-vous, car je sens mon cœur bien faible ».

Guillaume pleure, et de ses larmes ne peut se rassasier: il prend doucement dans ses bras l'enfant qui commence sa confession. Il lui dit tout sans rien omettre de ce dont il avait gardé le souvenir.

« Voici, dit-il, ce qui me trouble le plus. Au jour de mon adoubement, je fis le vœu devant tous mes pairs, vous le savez, que jamais, devant Turcs ou Sarrasins, je ne reculerais de la longueur d'une lance; que, sur la place, on me retrouverait vif ou mort. Or tout à l'heure, quand nous fûmes assaillis par ces noirs démons, cornus devant et derrière, et dont les hurlements faisaient retentir tout le rivage, j'ai tourné bride, j'ai reculé de quelques pas : de combien, je ne saurais le dire ; et je crains d'avoir enfreint mon vœu. Voilà le plus grand de mes péchés.

— Le Dieu tout-puissant, dit Guillaume, par sa grâce, t'a déjà pardonné ».

Puis, au nom de Dieu, il lui présenta le pain. Vivien battit sa coulpe, pria Guillaume de saluer Guibour et le regarda doucement en inclinant la tête; on ne l'entendit plus parler, et son âme s'envola. Dieu la recueillit, et lui donna asile en son paradis, parmi les anges.

X

L'héroïsme de la comtesse Guibour.

Le comte Guillaume a veillé toute la nuit son neveu. Son bon cheval n'a ni bu ni mangé. Dès que l'aube reparaît, il baise l'enfant par quatre fois, et à grand'peine le laisse ; en le quittant il pleure, et bien des fois, en s'en allant, il tourne la tête en arrière.

Jusqu'à Orange le comte Guillaume n'a pas tiré les rênes. Il arrive à la porte, appelle le portier :

« Ami, ouvre la porte ; je suis Guillaume, tu peux me croire.

— Attendez un peu », dit le portier.

Bien vite il descend de la tourelle, vient à Guibour, et bien haut s'écrie :

« Gente comtesse, hâtez-vous ! Là dehors se trouve un chevalier, couvert d'armes païennes ; il dit être Guillaume au Court Nez. Pour Dieu, dame, venez, et voyez-le ».

Guibour l'entend, et se trouble. Elle vient aux créneaux, et dit à Guillaume :

« Que demandez-vous, vassal ? »

Le comte répond :

« Dame, ouvrez la porte et faites abaisser le pont ; car Baudus et Desramé me poursuivent avec trente mille Turcs. S'ils m'atteignent, je suis mort.

— Vassal, répond Guibour, vous n'entrerez pas ! Je suis seule ici avec mes dames, qui sont en grande détresse, car leurs maris sont en Aliscans avec Guillaume au Court-Nez, le gentil comte que j'aime ».

Guillaume l'entend, et pleure ; l'eau goutte à goutte découle sur son visage.

« Franche comtesse, dit-il, trop longtemps vous me faites attendre ! Voyez tous ces païens qui couvrent les hauteurs !

— Vraiment, dit Guibour, à votre langage je vois bien que vous ne ressemblez pas à Guillaume, car lui n'a jamais eu peur des païens. Par saint Pierre, je ne laisserai pas

ouvrir la porte, avant d'avoir vu la bosse de votre nez ».

Le comte l'entend, il commence à délacer la ventaille; mais les païens arrivent; ils conduisent deux cents prisonniers, tous jeunes hommes, et avec eux trente dames au clair visage, attachées avec de grandes chaînes; les païens les battent; qu'ils soient maudits !

Dame Guibour les entend crier et se recommander au Seigneur Dieu.

« Voici qui prouve bien, dit Guibour, que tu n'es pas Guillaume, le noble baron, le fier bras tant loué ! Jamais il ne laisserait les païens emmener nos gens, et les battre à grande honte !

— Dieu, dit le comte, comme elle me veut éprouver ! »

Il relace sa ventaille, il rend les rênes à son cheval, et court sus aux païens. Il tire l'épée qu'il avait prise à l'Esclavon, et fait voler la tête à un Turc; il en décervelle un second, en jette un troisième à terre, mort. Les païens se disent entre eux :

« C'est Aérofle, qui vient de piller la terre d'Orange; il est courroucé, parce que nous n'étions pas à la bataille d'Aliscans ».

Ils fuient, abandonnant les prisonniers, et Guillaume les poursuit.

Guibour le voit, et pleure :

« Venez, beau sire, s'écrie-t-elle ; à présent vous pouvez entrer ! »

Cependant Guillaume a crié aux Sarrasins, dans leur langage :

« Chiens, vous me laisserez vos chevaux, que je rendrai à Desramé, mon oncle. Et chacun de vous sera mis en chartre.

— Comme il vous plaira, beau sire », disent les païens.

Ils descendent de cheval, se lient les mains les uns aux autres ; quatre seulement restent libres, qui acheminent les autres vers Orange.

Sainte Marie, s'écrie Guibour, secourez Guillaume ! S'il meurt, ce sera par ma folie ! Ah ! Guillaume, franc marquis au Court Nez, vous avez assez combattu ; laissez ces Turcs, que les vifs diables les emportent !

— Si vous le voulez », dit Guillaume.

Il est venu près du fossé, la grande porte fut ouverte, et le pont abaissé. Le comte est entré avec les pauvres gens, dont il a enlevé les chaînes ; puis bien vite on a relevé le pont et fermé les portes, car les hauteurs sont toutes couvertes de mécréants.

Le comte Guillaume est descendu au perron; dame Guibour prend son cheval, l'emmène dans une étable, lui ôte le frein et la selle, lui donne à manger l'avoine et le foin, et lui met sur le corps une couverture. Puis elle va vers Guillaume, le baise et l'accole.

« Sire, dit-elle, qu'as-tu fait de tes barons, que tu avais emmenés si nombreux?

— Par ma foi, dame, les païens les ont vaincus; bouches sanglantes, ils gisent en Larchant.

— Sire, dit Guibour, qu'as-tu fait de Vivien?

— Il est mort. »

Quand Guibour l'entend, elle en est triste et dolente.

« Sire, qu'as-tu fait de Bertrand, fils de Bernard?

— Dame, il s'est battu en quinze estours; au seizième, son cheval fut tué; les Sarrasins l'ont fait prisonnier.

— Sire, qu'as tu fait de Guiot, de Guielin, du comte Rainier?

— Les païens les emmenèrent dans leurs navires.

— Las! dit la dame, quel deuil et quel dommage! Mais, sire, lave tes mains et

viens au manger. Dès le matin j'ai fait préparer un grand festin, pour toi, tes écuyers et tes chevaliers ».

Guillaume a pris sa mie par ses manches de soie, ensemble ils montent les degrés de marbre. Pour les servir ils n'ont trouvé personne : dame Guibour présente la toile à son seigneur; puis ils s'asseyent tristement à la table la plus basse. Ils voient les tables et les bancs; cette salle où d'habitude se tenait une grande assemblée, était toute vide; nul n'y jouait aux tables ni aux échecs.

« Las! dit Guillaume, bonne salle que je vis ornée et parée. Las! hautes tables dressées, nappes de lin, écuelles pleines! Ici ne mangeront plus les fils de franches mères, qui gisent en Larchant, les têtes coupées! »

Guillaume pleure, Guibour se pâme. Il la redresse et la réconforte:

« Dame, vous n'avez pas à pleurer, car vous n'avez perdu personne de votre lignage; c'est moi qui dois mener deuil et tristesse, puisque j'ai perdu toute ma parenté. Je veux m'enfuir à Saint-Michel du Péril de Mer, et m'y faire ermite; et vous vous ferez voiler la tête et vous rendrez nonnain ».

Mais Guibour a parlé en impératrice.

« Sire, dit-elle, cela, nous le ferons quand nous aurons achevé notre temps en ce monde. Mais, dès demain à l'aube, montez votre destrier, chevauchez jusqu'à Laon, et aller demander aide et secours au roi Louis. Quand Ermengarde de Pavie, votre mère, que Dieu bénisse! et Aimeri à la barbe fleurie sauront ce qui arrive, bien vite ils enverront des combattants, et votre noble geste vous secourra.

— Dieu! dit Guillaume, jamais dame a-t-elle parlé aussi sagement que cette comtesse? Dame Guibour, dit-il, douce amie, pour tout l'or du monde je n'irais pas. Je serais mauvais et couard, si je partais, vous laissant seule dans Orange.

— Sire Guillaume, dit Guibour, allez-y. Je resterai dans Orange avec mes dames. Chacune en son chef mettra le heaume et ceindra l'épée à son côté; elle pendra l'écu au col, aura l'épieu au poing. Nous monterons sur les murs, et si les Sarrasins donnent l'assaut, nous nous défendrons ».

Guillaume l'entend et l'embrasse ; par grand amour ils se sont accolés, pleurant l'un pour l'autre.

Le comte dit : « Dame, écoutez mon serment : je jure de ne changer ni chemise, ni braies, ni chausses, de ne pas laver ma tête, de ne manger ni chair ni ragoût au poivre, de ne pas boire de vin, de ne pas dormir sur la plume, et de ne donner un baiser à qui que ce soit, jusqu'à ce que je savoure de nouveau votre baiser en ce palais.

— Sire comte, grand merci, dit la dame. Et que le Seigneur tout puissant vous protège ! »

Sans tarder le comte prend ses armes, il endosse la broigne du païen qu'il a occis ; la selle est posée sur Folatise, la porte est ouverte, le comte est parti.

LE ROI COUARD

XI

Guillaume à la cour de Laon.

C'est un dimande matin que le comte Guillaume arriva à Laon, à l'heure où les gens sortaient des églises. Son destrier était maigre et efflanqué, son haubert couvert de rouille, ses vêtements en piteux état. En le voyant, écuyers et garçons se poussent du coude et ricanent tout bas; mais il n'en a cure et, farouche, passe son chemin.

Devant le palais du roi il y avait un olivier. C'est là que Guillaume s'arrête : mais pour lui tenir son cheval, il ne trouva personne et dut l'attacher lui-même au tronc du vieil arbre.

Au roi Louis, qui est dans la salle, on

apporte la nouvelle : il y a là, dehors, un homme armé; ses poings sont gros et carrés, son regard, plus fier que celui d'un lion. Il est vêtu d'un mauvais hoqueton et ses éperons sont longs à merveille : jamais en France on ne vit pareil homme. Les chevaliers du roi frissonnent et baissent le menton.

« Allez, dit Louis, vous enquérir de son nom et du pays dont il est ; mais surtout gardez vous de l'amener céans. »

L'envoyé est de retour, et dit :

« Sire, ne savez-vous pas? C'est Guillaume, le baron tant redouté : par moi il vous mande que vous veniez vers lui ».

Louis l'entend et baisse les yeux : « Que les vifs diables, dit-il, le puissent emporter! Il ne nous a déjà causé que trop de soucis. Malheur à qui se réjouit de sa venue. » Et tout pensif, il s'assied.

Cependant chevaliers et damoiseaux descendent les degrés du perron et font cercle autour de Guillaume. Parmi eux il y en avait assez qui avaient reçu de lui de riches présents, peaux de martres, heaumes ornés de gemmes ou bons deniers monnayés. Ils le saluent de mauvaise grâce et plusieurs le

gabent et le raillent ; ainsi en va-t-il de qui tombe en pauvreté : il ne trouve plus personne qui l'aime, le serve ou l'honore.

« Seigneurs, dit Guillaume, vous avez tort ! Autrefois je vous ai donné de grands biens, et robes et deniers ; si aujourd'hui je ne vous offre rien, je ne dois pas en être blâmé, car en l'Archant j'ai tout perdu. Morts sont mes hommes, mes neveux emprisonnés, Vivien occis ; moi-même suis navré en plusieurs lieux. Dame Guibour est dans Orange, que Desramé assiège avec trente rois et cent mille hommes. Par moi elle vous demande de venir à son secours. Pour Dieu, seigneurs, prenez-nous en pitié ! Venez nous aider, vous ferez grande aumône ! »

Ils l'entendent, et ne sonnent mot ; ils laissent là Guillaume, et lui tournent le dos ; ils remontent les degrés de marbre. Il saura maintenant, le bon Guillaume, comment le pauvre est accueilli par le riche !

A présent le comte est seul sous l'olivier. Tous l'ont abandonné ; ni sergent ni chevalier n'est demeuré près de lui. Il sait maintenant, Guillaume au fier visage, à quoi sert à l'homme pauvre de prier le riche !

« O Dieu, dit-il, si à ceux-ci j'apportais de l'argent et des trésors, ils m'honoreraient grandement, ils me combleraient de caresses. Mais comme ils voient que j'ai besoin d'aide, ils me tiennent pour vil ; ils ne veulent pas seulement donner un abri à mon cheval ! »

Le bon comte a mis sur son cheval son épée d'acier ; il s'est assis, regrettant sa femme fidèle.

Cependant les chevaliers sont rentrés au palais.

« Où est, leur demande le roi Louis, où est Guillaume, le comte au fier visage, qui nous donne tant de soucis ?

— Sire, il est resté seul sous l'olivier. »

Louis prend son bâton et va s'accouder à la fenêtre. Il voit pleurer Guillaume et l'appelle :

« Sire Guillaume, allez vous héberger quelque part ; faites soigner votre cheval, et revenez ensuite à la cour. Vous venez en trop piteux arroi, quand vous n'avez pas même un écuyer qui vous aide à mettre pied à terre.

— Dieu ! dit le comte, comment celui-ci ose-t-il me faire reproche, à moi qu'il de-

vrait aimer plus qu'aucun autre ! Mais, par Celui qui nous jugera tous, si j'arrive à entrer dans ce palais, on saura ce que peut faire cette épée, dont le pommeau est d'or pur ! »

Alors il commence à hocher la tête et grincer des dents; dans son cœur s'amasse la colère.

Guillaume est sous l'olivier branchu. Il s'est entendu railler et honnir. Il lui en pèse fort, mais il n'y peut rien, car Louis fait si bien garder sa porte que nul n'y entre; et cela, à cause de Guillaume qu'il redoute !

Un franc bourgeois, qui a nom Guimar, l'aborde et l'invite à s'héberger chez lui; il soigne son cheval, puis le fait asseoir à une haute table, bien servie; mais Guillaume ne veut pas goûter de viande, ni manger une seule bouchée de pain blanc. Il se fait apporter un gros pain de seigle et ne boit que de l'eau.

« Sire Guillaume, dit Guimar, pourquoi ne mangez-vous pas ? Dites-le moi; si ces mets ne vous agréent, je vous ferai servir autre chose.

— Non vraiment, messire : au contraire tout est bien; mais à Orange, quand j'ai dû

quitter Guibour, mon épouse au clair visage, je lui ai fait serment de ne rien goûter de ces choses, jusqu'à ce que je sois retourné près d'elle ».

L'hôte s'attendrit, et ne le presse plus.

On a fait préparer au comte un bon lit, garni de riches coussins et d'étoffes d'outremer: mais Guillaume, qui ne veut pas se parjurer, n'y dormira pas. Il s'est fait apporter de l'herbe et du jonc : c'est là-dessus qu'il veut reposer.

Le lendemain, l'hôte lui demande :

« Sire, où devez-vous aller aujourd'hui?

— Voire, dit Guillaume, j'irai parler à Louis, pour le secours que je lui demande.

— Dieu soit avec vous, dit l'hôte. Vous allez voir une brillante assemblée. Le roi doit aujourd'hui couronner Blanchefleur, il lui donne en douaire le Vermandois, la meilleure terre qui se puisse voir.

— Je serai là, dit Guillaume; car j'ai le droit de porter l'oriflamme. Et si on me conteste quelque chose, si on me met en colère, je ferai déposer Louis, et de sa tête enlever la couronne. »

Le marquis sort de l'hôtel, s'en vient au palais. Aujourd'hui on ne lui ferme pas la

porte. Dans la salle il trouve un grand nombre de chevaliers, de ducs et de comtes, et des dames vêtues de paile et d'orfroi. Guillaume est reconnu, mais reçu sans plaisir, à cause de ses pauvres vêtements; pas un huissier ne le salue, ni non plus la reine, qui est sa sœur. Guillaume le voit, et tout en colère va s'asseoir sur un banc, son épée nue sous son manteau. Tandis qu'il est là, Aimeri et Ermengarde, la gentille comtesse, sont arrivés, et avec eux quatre de leurs fils: Ernaut, Beuve de Comarchis, Guibert et Bernard. Le roi Louis et la reine sont allés à leur rencontre.

Dans la salle on respire un parfum de roses et de lis, et l'encens fume dans les encensoirs. Les jongleurs ont pris leurs vielles; grande est la joie dans le palais; mais avant que la vêprée soit finie, le plus hardi aura tremblé: car Guillaume, le marquis au Court Nez, se tient seul, triste et courroucé.

« Dieu! pense-t-il, je me suis tu trop longtemps! Je vois ici mon père et mes amis, et ma franche mère qui m'a mis au monde; il y a six ans que je ne l'ai vue; j'ai trop souffert! Il faut que je me venge, sinon j'enragerai tout vif! »

Aussitôt il se lève, l'épée au poing, vient droit devant Louis. Il a parlé si haut, que tous l'entendent :

« Que Jésus le roi de gloire sauve mon cher père qui m'a engendré, et celle qui m'a donné la vie, et tous mes frères ; mais qu'il confonde ce lâche roi, et ma sœur, la chienne ! qui m'ont gabé et insulté dans leur cour ! Quand je suis descendu sous l'olivier, aucun de leurs hommes n'est venu tenir mon cheval. Par les saints du ciel ! Si je ne voyais mon père assis à son côté, je les fendrais de mon épée jusqu'à la ceinture ! »

Le roi l'entend, son sang se trouble ; la reine voudrait être à Paris ou à Etampes. Les Français tremblent :

« Guillaume est en colère, se disent-ils l'un à l'autre ; il fera quelque diablerie ! »

Quand Ermengarde et Aimeri ont vu leur enfant, ils ont été bien joyeux ; vite levés de leurs fauteuils, ils veulent, eux et leurs fils, embrasser Guillaume ; mais celui-ci leur refuse sa bouche. Il raconte à son père le grand dommage qu'il souffrit en Aliscans, comment de tous ses hommes il n'a pas ramené un seul ; comment il a laissé Vivien mort au bord de l'étang, et comment Gui-

bour est restée seule avec quelques femmes dans Orange, qu'assiégent quinze émirs.

Cependant tous baissent la tête et se tiennent cois.

« Vraiment, disent-ils, nous en avons assez. Combien de vaillants chevaliers sont allés le rejoindre là-bas, qui ne sont jamais revenus ! Un tel orgueil est une calamité : qu'il laisse Orange aux païens et qu'il vienne tenir en fief le Vermandois, jusqu'au port de Wissant ! »

Mais parmi eux on voit se dresser la comtesse Ermengarde, toute droite :

« Par Dieu, Français, s'écrie-t-elle, vous êtes tous des lâches... Quant à toi, Guillaume, reprends courage : j'ai assez d'or pour remplir trente chars. Je veux le distribuer, jusqu'au dernier besant, aux bons soudoyers qui voudront te suivre. Moi-même, je vêtirai le haubert et ceindrai l'épée. Si j'ai le poil chenu, mon cœur est ferme, et, si tous te manquent, moi, j'irai aider mon enfant. »

Aimeri sourit de fierté et le cœur lui revient. Mais, Guillaume n'avait pas dit tout ce qu'il avait sur le cœur. Farouche, il regarde le roi et sa sœur, assis côte à côte :

« Sire Louis, s'écrie-t-il, on trouve ici mauvaise récompense ! Quand Charlemagne eut rendu l'âme et que la cour s'assembla à Paris, sans moi, la couronne n'eût pas été pour ta tête; elle te fut donnée malgré les barons, parce qu'ils me craignaient. Et maintenant tu m'en rends mauvais loyer.

— C'est vrai, dit Louis. La récompense que vous méritez, vous devez l'avoir ».

Mais Blanchefleur se récrie :

« Les diables, dit-elle, ont fait cet accord ! Malheur à qui en parlera ! »

Guillaume l'entend, et la regarde :

« Tais-toi, chienne ! Nul ne doit écouter ce que tu dis. Quand tu manges la chair poivrée, quand près du foyer tu tiens la coupe, que tu te gorges de viandes et d'épices, peu te chaut de ce que nous souffrons dans les batailles, et de la façon dont pousse le blé. Mauvaise femme, ce sont les vifs diables qui t'ont couronnée en ce jour ! »

Il s'avance, lui arrache la couronne, la saisit par les tresses et lève son épée ; assurément il lui eût coupé la tête, si Ermengarde ne lui eût saisi le poing, et enlevé l'épée. Echevelée, la reine fuit comme une folle, court à sa chambre, tombe à terre,

pâmée. Sa fille, la belle et sage Aélis, la relève. Plus belle qu'une fée est cette pucelle; elle a les yeux vairs, la face colorée. La reine se serre contre elle toute tremblante:

« Guillaume est là, s'écrie-t-elle, et sans ma mère, que Dieu a envoyée à mon secours, j'étais morte. Que la chambre soit bien fermée, qu'on y mette la grande barre; car si votre oncle entrait, c'en serait fait de moi.

— Vous fûtes trop hardie, dit Aélis, de contredire mon oncle, par qui vous êtes reine, et dame de toute la France: si vous lui avez fait injure, ce sont les vifs diables qui vous l'ont suggéré!

— Ma fille, dit la reine, vous êtes pleine de sens! Bénie soit l'heure où je vous ai mise au monde! Il est bien vrai que c'est mon frère qui m'a faite ce que je suis. Dieu veuille qu'il me pardonne et qu'avec lui je fasse ma paix! »

Cependant Aélis est sortie de la chambre; elle ressemble à la rose en un matin de mai; elle est plus blanche que neige sur gelée, et son teint se colore si doucement qu'en toute la France, qui cependant est longue

et large, on n'en trouverait pas une aussi belle. Elle arrive en la salle, chacun se lève et la salue; Aimeri la prend dans ses bras, ses quatre oncles l'accolent.

Guillaume était toujours là, tenant son épée nue; nul ne songeait à le contredire et on faisait bien; chacun dans la salle se tenait si-coi que vous eussiez cru être à la messe.

La demoiselle s'approche, devant lui s'agenouille, et passe ses beaux bras autour de ses jambes :

« Beau sire, dit-elle, merci pour l'amour de Dieu ! Me voici, faites de moi ce qu'il vous plaira. Que j'aie la tête tranchée, que je sois brûlée et réduite en cendres, ou encore exilée, sans une obole; je m'en irai, comme une pauvre mendiante, pourvu que vous soyez en paix avec mon père, et aussi avec ma mère, qui est si triste à cause de vous. Quand elle vous contredit, elle fit grande folie ! Pardonnez-lui, bel oncle, pour cette fois; et si jamais elle vous offense de nouveau, faites-moi jeter en une chaudière bouillante. »

Guillaume l'entend, son cœur s'attendrit.

« Levez-vous, belle nièce, dit-il doucement; et que Jésus vous bénisse !

— Je n'en ferai rien, mon oncle. J'aimerais mieux être enterrée vive que de me lever avant que soit apaisée votre colère ».

Dame Ermengarde, de son côté, le prie doucement :

« Beau fils Guillaume, laissez votre courroux : voyez, le roi, si humble devant vous; il vous promet son aide et sa force.

— Vraiment oui, dit le roi, tout ce que vous désirerez ! »

Guillaume l'entend, son cœur s'assouplit; il s'incline, baise la jeune fille, lui accorde ce qu'elle demande. Sa colère est apaisée; il a remis son épée au fourreau. Ermengarde de Pavie est bien heureuse; elle a aussitôt envoyé chercher la reine. On l'amène dans la salle; Guillaume va vers elle.

« Belle sœur, douce amie, dit-il, j'ai du regret de vous avoir ainsi traitée; ainsi va d'homme qui se laisse aller à la colère! Bien vite il a dit et fait grande folie !

— Sire, répond-elle, vous êtes mon frère; je me suis bien repentie d'avoir dit chose qui me fasse haïr de vous ! Il me vaudrait mieux être chassée de France. Si vous l'ordonnez, je me dépouillerai de mes riches habits et irai ainsi jusqu'au moutier Saint-Vincent ».

Ce disant, elle s'agenouille et baise la jambe du comte, mais celui-ci la relève ; l'accord est fait, la colère est apaisée ; grande est la joie dans le palais.

Le roi fait dresser la grande table et corner l'eau ; les barons autour de lui s'asseyent au manger. Le bon comte Guillaume fait chercher Guimar, son hôte et sa femme ; il les a fait asseoir près de lui, et grandement les honore. Mais lui-même refuse les mets précieux, mangeant du pain d'orge et buvant l'eau claire à foison.

Dès que les nappes sont levées, il interpelle le roi :

« As-tu réfléchi, fils de Charles ? Me secourras-tu contre la gent de Mahomet ? Déjà l'armée devrait être en route.

— Nous en parlerons, dit le roi. Demain matin, je vous dirai si je marche ou non ».

Guillaume l'entend, il devient rouge et fronce les sourcils.

« Comment, diable, s'écrie-t-il, nous en parlerons ? Est-ce la fable du taureau et du mouton ? Je vois qu'on veut ici me berner ! »

Il se baisse, prend un bâton, le présente au roi et lui dit :

« Reprenez votre fief, je ne serai plus ni votre homme, ni votre ami ! »

Mais Ernaut s'est levé, et lui parle :

« Ne te fâche pas, frère; le roi dira bientôt ce qu'il veut. Garde ton fief, car nous t'aiderons à le reprendre, mes frères et moi; nous conduirons vingt mille hommes en Aliscans. Si nous y trouvons les païens, ils sont tous morts !

— Nous en parlons faiblement, dit Aimeri; de tout notre pouvoir nous devons l'aider: et vengeons-le de qui lui manquera ! »

Aélis l'entend, et dit son mot :

« Sire Aimeri, cela est juste; que celui qui lui manquera soit pendu, plus haut que ne le serait un voleur !

— Sire Aimeri, dit à son tour la reine, je n'aurai en France rien qui vaille un éperon dont je ne fasse abandon à Guillaume ».

Lorsque Louis a entendu parler le comte Aimeri, il n'est plus rien qu'il ose lui refuser. Inutile de demander s'il a peur. Mais Guillaume en colère lui parle de nouveau :

« Sire Louis, ne m'as-tu pas juré, — cela, tous mes pairs l'ont entendu, — que si les Sarrasins m'assiégeaient dans Orange, tu

m'aiderais tant que tu me pourrais aider? Et voilà qu'aujourd'hui tu manques à ton serment! »

Louis l'entend, commence à pleurer :

« Sire Guillaume, dit-il, pour votre amour, je rassemblerai les hommes de ma terre, jusqu'à cent mille. Pour cette fois je ne puis aller avec vous, car je dois garder mon royaume; il ne faut pas m'en vouloir.

— Merci, répond le comte. Sans vous je saurai bien conduire et commander l'armée! »

Aussitôt le roi fait demander et assembler ses hommes autour de Laon. Alors vous eussiez vu dresser les tentes, allumer les feux, fumer les cuisines, y apporter la venaison; les clairons et les cors retentissent, haut et clair. C'était là un merveilleux spectacle.

LA REVANCHE DE GUILLAUME

XII

Les colères du bon géant Rainouart.

Cependant Guillaume, impatient de partir, marchait à grands pas dans la salle du festin. Par la porte des cuisines, entre Rainouart; il était grand et fort plus qu'homme de France et agile à merveille; il avait le corps bien formé et son regard était farouche comme celui du sanglier. Jamais on ne vit bachelier plus beau. Mais, par jeu, le maître-queux lui avait rasé la tête et barbouillé le visage, en lui frottant les joues d'une poële. Les écuyers, le voyant ainsi fait, se prennent à le bafouer : un d'eux lui lance à la figure un torchon gras; d'autres le tirent ou le poussent.

« Par Dieu! dit Rainouart, suis-je donc un fou dont on se raille? Je n'ai cure de vos plaisanteries: laissez-moi en paix, et malheur au premier qui me touche!

— Bien parlé, répond l'un d'entre eux; mais, bon Rainouart, ne veux-tu point badiner un instant avec nous? »

Et, allongeant le bras, il lui assène sur la nuque un coup de poing dont toute la salle retentit.

« J'en ai trop enduré », dit Rainouart; et, le saisissant par le bras, il lui fait faire sur lui-même deux tours; au troisième, il le lâche brusquement et l'envoie contre un pilier: la tête se fend et les deux yeux en jaillissent. Les écuyers, fous de colère, s'arment de massues et se préparent à assommer Rainouart; mais le vieil Aimeri intervient:

« Paix là! Le premier qui le touche, je lui fais crever les yeux ».

Le comte Guillaume, émerveillé, se tourne vers le roi:

« Qui donc, dit-il, est ce bachelier? Par saint Denis! c'est un rude homme, auquel il ne fait pas bon se frotter ».

Louis répond:

« Je l'ai un jour acheté en mer à des pirates, pour cent marcs; on dit qu'il est fils d'un Sarrasin; maintes fois je lui ai demandé qui fut son père, mais jamais il n'a voulu me le dire. Je ne l'ai pas encore fait baptiser, quoiqu'il l'ait maintes fois demandé; il est jeune encore, vous le voyez; il n'a pas plus de vingt ans. Il vit dans mes cuisines, où il s'est tout assoté : il ne peut garder en tête la même idée au-delà d'une portée d'arc; il mange plus que dix vilains, il est vrai; mais sa force est sans limites; je lui ai vu porter sur le col, aux deux bouts d'une perche, plus de dix muids d'eau. Le contenu d'un charriot ne lui ferait pas peur : quand je vois passer près de moi ce gaillard aux poings massifs, au regard farouche, je vous avoue que je ne suis pas fort rassuré.

— Donnez-le moi, dit Guillaume; je ne le ferai pas jeûner.

— Volontiers, dit le roi; à votre volonté!

— Sire, grand merci », dit le comte, plus heureux que si on lui eût donné une grande cité.

Cependant plus de deux cent mille hommes étaient rassemblés autour de Laon, se

préparant à suivre Guillaume sous les murs d'Orange. Rainouart, du fond des cuisines, entendait sonner les trompettes; maintes fois devant lui on avait nommé Guillaume et parlé d'Aliscans. Le deuil lui entra au cœur et il se mit à pleurer.

« Hélas! dit-il, j'ai bien sujet de pleurer. Je devrais mener en guerre cent mille hommes et porter une couronne en terre d'Espagne; et voici qu'il me faut allumer le feu et écumer les pots. Vit-on jamais fils de roi pareillement avili? Mais, par mon chef! le jour pourrait bien venir où je ferais déposer ce roi couard, et porterais à sa place la couronne de France! »

Voyant passer Guillaume, il s'approche de lui, tel qu'il était, nu-pieds, sans souliers ni chausses, et, s'inclinant bellement:

« Sire Guillaume, dit-il, gentil baron, pour l'amour de Dieu, emmenez-moi avec vous! Je garderai les équipages et apprêterai le manger: pour assaisonner au poivre grue ou héron je n'ai pas mon pareil. Et s'il fallait un jour entrer en bataille et frapper de rudes coups, peut-être ne serais-je pas le pire de tous.

— Ami, dit Guillaume qui voulait l'eprou-

ver, à quoi songes-tu? Tu ne pourrais mener notre rude vie, veiller la nuit et jeûner tout le jour. Je sais à quoi sont accoutumés tes pareils : se griller les cuisses au foyer, humer le brouet des poêles, manger matin et souvent, engloutir le vin à pleins hanaps, voilà ce qu'il vous faut. Quand on s'est une fois atruandé, difficilement change-t-on de vie.

— Sire Guillaume, dit Rainouart, j'en ai assez de vivre dans les cuisines. Maudit le fruit qui ne saurait mûrir. Consentez à me mettre à l'épreuve : avec la grâce de Dieu je m'amenderai. Si vous ne voulez pas de moi, j'irai seul en Aliscans, sans chausses ni souliers, sans autres armes qu'un bon tinel que je ferai équarrir. Et vous m'y verrez tuer tant de Sarrasins que vous en serez ébahi ».

Guillaume l'entend avec joie et lui octroie le congé tant désiré. Rainouart le remercie et s'en va, méditant ces grandes prouesses dont vous entendrez le récit.

Rainouart descend dans le jardin du palais et se met à couper un grand sapin dont l'ombre pouvait couvrir cent chevaliers et sous lequel le

roi aimait à dîner. Attiré par les coups de hache, un forestier arrive et réprimande Rainouart; mais celui-ci l'assomme et lance son cadavre au sommet d'un chêne, où il reste accroché. Puis il plane le tronc du sapin et le fait garnir, par un forgeron, de cercles et de viroles de fer; il couvre de baisers cette massue, qu'il appelle son « tinel »; puis il va trouver Guillaume, et le presse de partir.

« Allons-nous en, dit Rainouart; que faisons-nous ici ? Gentil comte, pour Dieu, partons ! A Orange vous êtes trop désiré.

— C'est bien vrai, dit Guillaume. Que chacun s'apprête à partir demain ».

Et aussitôt la semonce est faite par tout le camp.

L'armée se met en marche avant le jour. Là vous eussiez vu heaumes et hauberts, et glaives acérés, et destriers de toutes les couleurs.

Tant chemine l'armée qu'elle arrive à Orléans. Le roi Louis, qui l'avait accompagnée jusque-là, recommande à Dieu Guillaume, et le quitte; la reine pleure doucement; sire Aimeri et sa femme Ermengarde s'en vont à Narbonne; les quatre frères promettent à Guillaume de rassembler leurs

hommes et de les lui amener sous Orange : ce fut pure vérité, nul n'y manqua.

Le comte Guillaume se hâte, s'en va droit vers Orange, ne s'arrêtant ni pour neige ni pour gelée. Il voit enfin la terre que les païens ont ravagée, et la ville où fument encore les incendies. Guibour est aux créneaux, le heaume en tête, l'épée au côté. Elle voit venteler les enseignes, briller les lances et les targes; elle entend sonner les grailes, hennir les destriers; elle croit voir l'armée des mécréants : elle se lamente et se pâme. Le clerc Etienne la relève, et ensemble ils mènent grand deuil.

Cependant Guibour s'essuie les yeux avec son bliaut. Elle voit Guillaume venir sur l'auferrant, elle voit courrir Rainouart brandissant son tinel, et le lançant d'une paume à l'autre. Le comte voit la cité d'Orange qui brûle encore, et pleure... Mais il a vu Guibour, il l'appelle :

« Franche comtesse, je suis Guillaume, que vous désirez tant revoir; je vous amène l'armée de France. Ouvrez la porte, recevez cette gent qui est à vous !

— Dieu ! dit Guibour, je ne me presse pas assez! »

Elle court à la porte, l'ouvre et abaisse le pont. Le comte descend de cheval, embrasse Guibour : plus de dix fois ils se sont baisés !

En attendant le dîner, Guillaume est monté sur la tour Gloriette, et s'est accoudé aux créneaux. Guibour se tient près de lui ; elle voit autour de la ville plus de quatre mille cavaliers, lances droites, gonfanons flottants :

« Dame, dit Guillaume, vous voyez là Ernaut et son barnage ; dès demain Bertrand sera tiré de prison ».

Et voici venir Beuve de Comarchis, avec sa compagnie de six mille fervêtus. D'un autre côté arrive le comte Aimeri et ses Narbonnais. L'armée de Guillaume augmente à chaque instant ; car voici Aïmer le Chétif, et Bernard, père du paladin Bertrand, avec trois mille hommes, et Guibert, roi d'Andrenas, avec ses cavaliers : il y en eut cinq mille, avec gonfanons et solides chevaux.

Bientôt on corne l'eau ; le comte Aimeri présente la toile à ses fils, et tous s'asseyent au souper. Rainouart est sorti de la cuisine, portant son tinel ; il est allé s'adosser à un pilier, pour voir le barnage.

« Sire, dit Aïmer à Guillaume, qui est cet homme que je vois là, contre le pilier? N'est-ce pas un diable qui veut nous tuer?

— Point, dit Guillaume; c'est un bachelier que le roi Louis m'a donné; comme force il n'a pas son pareil; mais il aime trop se chauffer dans les cuisines ».

Aïmer l'appelle, le fait asseoir près de lui; Rainouart pose son tinel derrière son dos. Aïmer le fait manger, et engloutir trop de vin. Après dîner les écuyers s'amusent à lui lancer des torchons, Rainouart court chercher son tinel, qu'il lève à deux mains avec colère: tous fuient. Rainouart n'en peut atteindre aucun, mais il frappe un marbre qui se brise en mille morceaux.

« Frère, dit Aïmer, vous devez chérir ce garçon; faites-le venir avec nous en Aliscans; s'il s'en prend aux païens, il en tuera mille avec ce tinel!

— Par ma foi, dit Rainouart, je le désire fort; laissez-nous nous arranger, moi et eux; pourvu que j'aie mon tinel, ils ne me font pas peur ».

Après le dîner Rainouart entre dans la cuisine, se couche près du feu, son tinel tout contre lui. Comme il était ivre, il s'endor-

mit vite, le ventre en l'air, tout à la renverse. Le maître-queux agit comme un fou, il met le feu à ses moustaches. Quand Rainouart se sent échaudé, il saute en l'air, par grande ire saisit le maître-queux, le soulève comme il eût fait d'un nouveau-né, et le lance dans le feu. En peu de temps il ne fut plus que charbon.

« Asseyez-vous là, dit Rainouart, et n'en bougez plus! Vous croyiez peut-être qu'à cause de Guillaume je n'oserais pas vous toucher? Fussiez-vous émir, j'aurais fait la même chose. Mon père est le fort roi Déramé, qui sous ses ordres a vingt autres rois et cent mille Persans. Mon neveu est Thibaut, le meilleur Turc qu'on puisse trouver. Mes quinze frères sont rois: il n'y en a pas un qui ne possède quatre royaumes, sauf moi qui suis le dernier. Puisqu'on me tient pour fou, j'agirai en fou. Par saint Denis, vous avez passé la mesure, quand vous avez touché à mon nez et à ma barbe! »

Les autres cuisiniers voient leur maître dans le feu; ils vont droit à Guillaume :

« Sire, disent-ils, écoutez : Rainouart a jeté au feu votre maître-queux; sa chair et ses os sont tout en cendres! Plût à Dieu

qu'il fût au fond de la mer! S'il vit longtemps, il fera bien du mal; mieux vaudrait qu'un tel diable ne fût jamais né! »

Le comte Guillaume rit et se moque d'eux: « Gardez-vous désormais, dit-il, de le gaber et de le mettre en colère; vous voyez qu'on le paie cher. Comment, diable! Je n'oserais pas le faire, moi: et vous le faites! »

Guibour s'en va à la cuisine; elle trouve Rainouart couché sur son tinel; elle lui parle avec douceur:

« Frère, dit-elle, venez dans ma chambre; je vous donnerai une pelisse d'hermine et tout ce qui vous fera plaisir ».

Elle l'emmène dans sa chambre, lui traînant son tinel; tous deux s'asseyent sur les tapis.

« Rainouart, frère, demande la reine, n'avez-vous donc ni sœur ni cousine?

— Si fait, répond Rainouart, vers la mer j'ai une sœur; il n'y en a pas sur terre une autre si sage; elle est plus belle que fée et que sirène ».

Il se tait et baisse la tête. Guibour ouvre son manteau et l'en couvre, car son cœur lui dit qu'il est son frère.

Le jour est beau et clair; les chevaliers se

lèvent, et vont entendre la messe au moutier; puis on fait trousser et seller les bêtes de somme.

Dame Guibour ouvre un coffre, en tire un haubert orné d'argent, puis un chapeau d'acier, et une grande épée.

« Ami, dit-elle à Rainouart, ceins cette épée à ton côté gauche; peut-être un jour en auras-tu besoin ».

Rainouart prend l'épée, la tire du fourreau, la trouve trop peu pesante, et la jette à terre :

« Dame, dit-il, je n'ai pas besoin de cela. Tant que j'aurai mon tinel, ne craignez rien pour Guillaume !

— Que Jésus te protége, ami, répond Guibour; mais un homme sans armes ne peut durer. Permets que je t'adoube, je t'en aimerai davantage ».

Elle lui fait endosser le haubert, qui était large comme pour deux hommes; elle lui lace la coiffe, lui ceint l'épée. Ainsi armé, Rainouart se sent plus fier que lion, et ne veut plus attendre davantage...

Guillaume fait sonner les cors; il a baisé Guibour, qui, de Gloriette, assiste au départ, voit flotter les bannières et reluire les heaumes.

On arrive au rivage, et Guillaume fait ranger ses bataillons.

C'est Rainouart qui commande ; puis vient le comte Aimeri avec dix mille fervêtus.

Le troisième est guidé par Beuve de Comarchis; il a avec lui sept mille hommes en blancs hauberts, montés sur des chevaux arabes.

Aïmer le Chétif commande le quatrième ; il a quatre cents hommes, tous bacheliers vaillants; mais leurs hauberts sont tout noircis de sueur, leurs épées ne sont pas fourbies.

Bernard de Brusban guide la cinquième échelle; c'est, nous l'avons dit, le père de Bertrand, que les païens tiennent prisonnier dans leurs navires. Mais, si Dieu sauve Rainouart et son tinel, il sera délivré avant la fin du jour.

Guillaume lui-même commande la sixième échelle, et il a donné la septième à son frère Guibert. Ha, Dieu, quels frères! Quels coups ils donneront!

XIII

Les prouesses de Rainouart.

Le temps fut clair et le jour très beau. Les cors ont sonné, les chevaux hennissent. Sans attendre, les païens se mettent en marche; ils ont rencontré les nôtres. Le bruit fut si grand que la terre en trembla; là vous eussiez vu mainte lance brisée, mainte broigne faussée, et tant de pieds, de mains et de têtes coupées! En Aliscans l'herbe est toute sanglante.

« Narbonne! crie le comte Aimeri.

— Orange! crie son fils Guillaume.

— Brusban! crie Bernard.

— Andrenas, Barbastre! » ont crié Guibert et Beuve de Comarchis.

Du sang des corps la terre est toute trempée.

Rainouart lève son tinel : que désormais la gent païenne se garde bien ! Rainouart les abat comme la faux fait les brins d'herbe. Il ne s'arrête qu'arrivé au bord de la mer, là où sont les navires. Il appuie le bout de son tinel au fond de l'eau, et saute de vingt-cinq pieds bien mesurés. Le voilà dans le chaland où les sept cousins étaient prisonniers, gardés par cinquante Turcs. Ceux-là, Rainouart les a si bien confessés de son tinel que le mieux portant est bien malade.

Il trouve Bertrand, les pieds et les poings liés, et bandés les deux yeux.

« Ami, lui demande-t-il, où êtes-vous né?

— En France, sire, répond Bertrand ; je suis neveu de Guillaume au Court Nez, et prisonnier des païens depuis quatre mois. J'ai tant jeûné que je suis enflé de faim. Que Dieu sauve mon âme, car mon corps est fini.

— Gentil sire, dit Rainouart, vous serez délivré pour l'amour de Guillaume ».

Il lui ôte le carcan qu'il avait au cou, il ôte le bandeau des yeux, il lui délie les poings. Le paladin se lève, prend des armes.

« Sire, s'écrie-t-il, délivrez aussi les enfants que tiennent ces félons ! »

Rainouart y court, trouve les enfants, leur donne des armes, les fait sortir du chaland.

« Dieu ! dit Bertrand, si nous avions seulement des chevaux !

— Attendez un peu, dit Rainouart ; vous ne tarderez pas à en avoir chacun un ».

Il court sus à un païen, le frappe de telle sorte que le cheval lui-même a l'échine rompue.

« Attention! dit Bertrand. Si vous frappez si fort, nous n'aurons de cheval de notre vie.

— C'est que le tinel est lourd, dit Rainouart. Il descend plus vite que je ne veux.

— Sire, frappez de la pointe, vos coups seront plus menus.

— Bien, dit Rainouart ; présentement me voici à l'école ! »

Il frappe de la pointe, crève le cœur du païen, puis saisit le cheval par les rênes et le présente à Bertrand :

« Celui-ci est-il à votre gré ?

— Oui, vraiment, sire ! Il vaut mieux qu'une ville entière ! »

Bertrand monte, après avoir pris au Sarrasin son écu et son épieu ; il joute à présent contre un autre, le renverse mort, lui prend son cheval et le présente à Girart ; en peu de temps Rainouart conquiert cinq autres chevaux, et ainsi tous les enfants en auront !

« Or de bien faire, chevaliers ! » crie Rainouart; et les sept cousins sont entrés dans la bataille.

Les païens fuient comme l'alouette devant le faucon.

« Si mon tinel n'en tuait qu'un à la fois, dit Rainouart, je le priserais peu : six, sept, ou huit, à la bonne heure !

— L'entends-tu ? dit Bertrand à Guiot. Je n'ai jamais ouï parler si noblement.

— Il a le cœur d'un lion, répond Guiot ; mais cherchons Guillaume, allons combattre avec lui ! »

Ils ont tant cherché Guillaume qu'enfin ils le trouvent; en chemin ils ont tué sept rois païens.

« Oncle Guillaume, dit Bertrand, nous voici prêts à vous servir ! Cet homme au tinel, que j'entends nommé Rainouart, nous a tous tirés de prison.

— Que Dieu vous protège! dit Guillaume. Je ne puis vous accoler, nous avons autre chose à faire: voyez tous ces païens, assemblés ici par les vifs diables! »

Ils sont si nombreux qu'il faudrait craindre pour les Français, si ceux-ci n'avaient pour eux Dieu et Rainouart. Grande est la noise de la gent païenne! Le comte Guillaume, le comte Aimeri, ses fils et ses neveux ne se lassent pas de frapper.

Arrive Agrapart, roi sarrasin, haut de trois pieds, gros, large d'épaules, les yeux rouges comme braise, les ongles pointus comme ceux d'un griffon. Rainouart était sous un arbre feuillé; ayant très chaud, il avait délacé son heaume. Agrapart saute sur lui, et, d'un coup de griffe, lui arrache les cheveux jusqu'à la chair. Rainouart saisit son tinel, il veut frapper le païen; mais Agrapart bondit comme une bête sauvage, et, retombant, lui égratigne la cuisse; puis il le mord au visage, et le clair sang se met à couler.

« Dieu! dit Rainouart, comme la fesse me cuit! c'est donc à un chat sauvage que j'ai affaire! Serais-tu donc, dit-il au païen, d'un lignage de singe? »

D'un coup de son tinel, il l'abat sous une aubépine. Puis, sans tarder, il relace son heaume, court de nouveau au combat. Les olifans sonnent; les Français crient: « Montjoie! » Les païens: « Tervagant et Mahomet! »

Jamais de telle bataille vous n'entendrez chanter.

Rainouart frappe le roi Haucebier sur son heaume gemmé; il l'a fendu en deux jusqu'à la selle; mais d'un tel coup le tinel s'est rompu en deux tronçons.

« Las! dit-il, qu'ai-je gagné, si j'ai perdu mon tinel? »

Mais il se souvient de l'épée que Guibour lui a ceinte; il la saisit de son poing qu'il avait gros, et frappe; il a décervelé plus de cinquante païens.

« Cette arme entre doucement, dit-il. Bénie soit la dame qui me l'a mise au côté! Si j'avais su que les couteaux fussent de telle sorte, je les aurais tous apportés ici. C'est merveilleux que si petite arme ait un tel pouvoir! »

Grand fut l'estour, et il dura longtemps; mais enfin les païens disent:

« Nous sommes fous de nous faire ainsi détrancher! »

Et, ce disant, ils se tournent vers leurs nefs, et s'enfuient. Ils dressent leurs voiles, ils lèvent l'ancre, nagent et cinglent ; et le diable les conduit.

Les Français vainqueurs rentrent dans Orange où sont célébrés de grandes fêtes. Bientôt Rainouart, honoré et respecté de tous, est baptisé, puis, il épouse la belle Aélis et devient ainsi neveu de Guillaume et gendre du roi Louis.

Dans Orange se trouvait un grand barnage. Le comte Aimeri a appelé ses enfants.

« Mes fils, leur dit-il, grâce à Dieu qui mourut en croix, nous avons vaincu Esclavons et Sarrasins, et Desramé est en fuite. Il a emmené avec lui peu de ses hommes. De toutes parts Guillaume est en sécurité, car Rainouart étant avec lui, il ne doit craindre ni roi ni amiral ; nous pouvons donc retourner chacun chez nous.

— Comme vous l'ordonnerez », répondent les fils.

Ils ont demandé congé à Guillaume, qui le leur donne, et les accole et les baise, Alors ils s'apprêtent, et troussent leurs har-

nais. Ce jour là il y eut grand deuil dans Orange; plus d'un chevalier se pâma.

Vers Narbonne s'en va le comte Aimeri; Ernaut va à Gérone, Guibert se dirige vers Andrenas, Beuve de Comarchis vers Basbastre, Bernard le fleuri retourne en Brusban, Aïmer le Chétif en Espagne; Bertrand, Gérard et Gui resteront avec Guillaume.

Guillaume reste dans Orange, bien triste; il pense à Vivien, et l'eau des yeux lui coule sur le visage. Guibour, du mieux qu'elle peut, le réconforte:

« Gentil sire, dit-elle, ne vous troublez point; tel a perdu qui regagnera; tel est pauvre qui deviendra riche; tel rit le matin qui pleurera à la vêprée; homme qui a la santé ne se doit plaindre de rien. S'il a une bonne femme, il doit l'aimer de tout son cœur et croire le bon conseil qu'elle lui donnera: je suis, moi, celle qui vous en donnera un bon. Rebâtissez Orange; elle redeviendra ce qu'elle était. Appelez des ouvriers, il en viendra assez; cela fait, vous n'aurez plus rien à redouter.

— Dieu! dit Guillaume, quelle comtesse est celle-ci! Jamais dans ce siècle il n'en naîtra une pareille ».

Sans tarder il fait venir maçons et charpentiers, autant qu'il en trouve. Ils ont rebâti Orange, et l'ont entourée de fossés et de grands murs.

LA PÉNITENCE DE GUILLAUME

XIV

Guillaume moine.

Ecoutez la fin de cette bonne chanson : c'est de Guillaume, le marquis au court nez, et de Guibour la dame au clair visage, qui la première quitta cette terre pour le ciel. Lorsqu'elle mourut, la noble dame, ils avaient vécu ensemble plus de cent ans.

Après que la dame eut été portée au moutier, que les prêtres eurent chanté messe, après que l'offrande eut été faite et le corps mis en terre, jusqu'à la fin de la vêprée le comte Guillaume démena grand deuil. Lorsqu'enfin il s'en fut se mettre au lit, Dieu, qui ne l'oubliait pas, lui fit par un de ses anges connaître sa volonté : qu'il s'en allât se faire moine à Aniane.

Quand le bon comte eut entendu ce commandement, ne voulant point désobéir, il confia sa terre à un sien filleul, qui lui fit hommage. Puis il ceignit l'épée au côté gauche, fit préparer son bon destrier, prit toutes ses armes, sans oublier sa bonne targe, et tourna son chemin vers Brioude.

Dans l'église est entré Guillaume Fièrebrace.

« Saint Julien, dit-il en s'inclinant devant l'autel, vous voyez que pour Dieu je laisse mes châteaux et mes villes, et mon héritage tout entier : saint Julien, je vous confie ma targe : qu'il soit convenu entre nous que si Louis, le fils de Charles, ou mon filleul qui gouverne, ont besoin de mon service, je la reprendrai. Pour sa garde, je vous donnerai, à Pâques et à Noël, trois besans d'or. »

Le comte a pris la targe par sa courroie, et l'a portée sur l'autel de marbre : encore aujourd'hui ceux qui vont à Saint-Gilles, aussi bien les fous que les sages, peuvent la voir, ainsi que le tinel dont Rainouart occit tant de païens.

Ceci fait, le comte se remet en selle, et se tourne vers le Genevois.

Le voilà donc à Aniane, en l'abbaye que

l'ange lui avait montrée. Sans s'étonner de rien il vient au cloître, trouve l'abbé, et le salue. Celui-ci, qui le reconnaît, s'assied près de lui et l'interroge :

« Sire Guillaume, que demandez-vous?

— Je ne vous le cacherai pas, dit le comte; Dieu m'a envoyé son ange, pour me dire que je devais être moine en cette abbaye. Faites que je le sois, ce sera œuvre pie.

— Volontiers, sire, a répondu l'abbé ; vous serez moine. Cependant vous avez occis tant de gens, que je ne puis, beau doux sire, vous dispenser de la pénitence due à vos péchés, dont vous avez fait vingt mille. Mais dites-moi, savez-vous lire et chanter?

— Vraiment oui, sire abbé, mais à condition de ne pas regarder dans les livres ».

L'abbé l'entend et rit; et avec lui rient tous les moines qui formaient le chapitre.

« Sire Guillaume, nous vous apprendrons à lire le psautier, à chanter matines, tierce, nonne et vêpres. Et quand vous serez prêtre, vous lirez l'Evangile et chanterez messe. »

Le comte a supplié l'abbé :

« Pour Dieu, sire, faites-moi la couronne dès maintenant ».

L'abbé prend des ciseaux, lui fait la couronne. Ainsi rasé, il était fort bel homme.

« Cherchez-moi, dit l'abbé, une gonne noire, un froc, une cape et une pelisse belle et bonne ».

On les apporte, le comte s'habille. Sa couronne était grande, l'abbé l'avait bien faite; mais la pelisse était trop courte d'une demi-aune, si bien que tous les moines s'en égayèrent. Dieu les confonde !

L'abbé le regarde avec grande amitié.

« Au nom du Créateur, dit-il, vous voilà moine; et tous ici vous tiendront pour leur seigneur.

— C'est bien, dit Guillaume. Faites-le comprendre au grand comme au petit; qu'ils ne me mettent pas en colère, car ce jour-là serait mauvais pour le plus hardi ».

Ainsi le comte Guillaume entra dans l'ordre, et depuis vécut saintement.

Le comte Guillaume ne manque ni messe ni matines, ni tierce, ni nonne, ni vêpres, ni complies. Mais voici que les moines le jalousent et disent entre eux :

« Notre abbé a fait grande diablerie, le jour où il a reçu cet homme-là! Quand nous avons une miche, il lui en faut trois, et c'est

à peine s'il s'en contente; quand nous prenons cinq aunes pour une gonne, il lui en faut douze; quand on mange des fèves, il demande en plus du poisson et du bon vin. S'il demeure longtemps ici, il nous ruinera! »

Ainsi parlent les moines en entrant au chapitre.

Et voici qu'arrive le sommelier, appuyé sur des béquilles, car il ne peut marcher sans soutien.

« Sire abbé, dit-il, je viens me plaindre à vous de votre nouveau moine, que Dieu confonde! Et qu'il confonde aussi qui l'a fait entrer céans! Voici les clés de votre cellier, qu'elles aillent à tous les diables! Hier j'étais bien portant, voyez dans quel état je suis aujourd'hui! C'est qu'hier sire Guillaume est venu me demander du vin; j'ai été bien fou de lui en refuser! Que n'était-il outre-mer? Il sauta sur moi, me saisit et me lança contre un pilier, si bien qu'aujourd'hui je ne puis marcher qu'en béquilles. Honni soit moine qui se fait tant redouter!

— Seigneurs, dit l'abbé, écoutez ce que j'imagine. Envoyons Guillaume à la mer

chercher du poisson. Qu'il prenne avec lui son bon destrier; des larrons voudront le lui enlever, il aura querelle, et nous serons délivrés de lui ».

Aussitôt on a fait mander Guillaume.

« Sire abbé, dit-il, que me voulez-vous? Je vois tous ces moines bien encolérés contre moi: s'ils me courroucent, je les mènerai de telle sorte qu'ils n'auront plus envie de chanter matines.

— Au contraire, répond l'abbé, tout le chapitre vous remerciera, si vous voulez faire ce qu'on désire. C'est que vous alliez à la mer, avec deux sommiers ferrés, un valet pour les conduire et de l'argent pour acheter des poissons. Vous passerez par le bois de Beaucler, où sont des larrons très redoutables. S'ils vous prennent votre bagage, laissez-les faire.

— Voilà, sire abbé, un étrange discours... S'ils m'attaquent, soyez sûr qu'ils mourront de male mort.

— Y pensez-vous, sire Guillaume? Maintenant que vous êtes moine, le maniement des armes vous est interdit.

— Soit, sire abbé; mais s'ils veulent me prendre mon destrier?

— Donnez-le leur volontiers, et sans nulle résistance.

— Et, dit Guillaume, s'ils me prennent mes gants? »

L'abbé répond:

« Faites bonne mine, et donnez-les leur.

— Et s'ils me prennent mes bottes, et tous mes vêtements? Et s'ils me prennent mes braies?

— Ceci, dit l'abbé, serait une mauvaise chose; vous pourrez défendre vos braies, mais en vous servant seulement de chair et d'os.

— A la bonne heure! » dit Guillaume.

Il s'en va à la ville, se fait faire une forte ceinture, et la fait richement orner par un orfèvre de boutons et de besans d'or; il y fait mettre une belle aiguillette, qu'il paya plus de cent sous. Puis à l'aide de cette ceinture il attache ses braies.

Arrivé à la mer, il achète force esturgeons, saumons et anguilles à saler. Compter l'argent lui déplaît si fort qu'il le prend et le jette par poignées aux poissonniers. Puis il fait préparer les sommiers et se remet en route vers l'abbaye. Jusqu'au bois de Beaucler ils n'ont pas rencontré de voleurs.

« Ami, beau frère, dit Guillaume à son valet, ne savez-vous pas chanter? N'ayez pas peur des larrons : ne voyez-vous pas que je saurais vous défendre ? »

Le valet l'entend, commence à chanter bien haut :

« Voulez-vous entendre de Thibaut l'Esclavon, et de Guillaume, le marquis au Court Nez, qui prit la ville d'Orange, et le palais de Gloriette, et eut pour femme dame Orable? »

Cependant quinze larrons étaient dans le bois, en train de dîner. L'un dit à l'autre :

« J'entends un jongleur. Entendez-vous comme il chante de Guillaume au Court Nez ?

— S'il porte quelque chose, dit le chef de la bande, il ne nous échappera pas.

— Sire, dit l'autre, laissez en paix les jongleurs; plutôt que de les tourmenter, il faut leur donner deniers et robes et de quoi manger.

— Folie, dit le chef. D'être venu ici, il le paiera cher ! »

Les larrons montent à cheval, courent sus à Guillaume.

« Que voulez-vous? dit le comte. Si vous

nous faites du mal, vous serez excommuniés par notre prieur et par le pape.

— Sottises, dit le chef. Clerc, prêtre, évêque ou abbé, tout cela ne vaut pas un denier. Vous êtes trop riches, trop comblés de biens. Vous devriez donner votre argent aux pauvres, et amender votre vie. A chacun son métier: pensez à chanter matines, et nous autres, nous penserons à voler ».

Ils saisissent le valet, le renversent, lui lient les mains et les pieds, le jettent dans le fossé; puis ils se retournent vers le comte.

« Que ce moine est grand! dit l'un d'eux.

— Vraiment, dit l'autre, il a fière mine. S'il se fâche tout à l'heure, il nous en cuira ».

Et le troisième dit:

« Quels beaux gants il a, tout brodés d'or! Je m'en contenterais »; et tout aussitôt il les lui demande.

« Tenez, dit Guillaume! je vous les donne à regret, mais je ne peux pas faire autrement ».

Là dessus ils lui demandent sa gonne, son froc et son étamine; et il les donne. Jusqu'à mi-corps le voilà nu sur son cheval.

« Par Dieu, pense-t-il, ce que je fais me semble bien sot. Foi que je dois à saint Paul, je suis tenu à trop de patience. Ne ferais-je pas mieux d'en tuer quatre ou cinq? — Larrons, dit-il, quelles canailles vous êtes! Un jour vous serez pendus aux fourches de malheur! »

Mais le chef jure par saint Léonard qu'on prie à Limoges, et dit:

« Vous nous donnerez encore le cheval et les bottes ».

Aussitôt le comte descend de cheval:

« Tenez, dit-il, par l'apôtre saint Pierre! Vous voyez que je vous ai tout donné, sauf les braies qui me couvrent les cuisses.

— Il faut, dit le chef, donner cela aussi.

— Par la foi que je dois à notre ordre, seigneurs larrons, cela vaut mieux que tout le reste! Si Dieu m'aide, il n'y a pas de meilleures braies d'ici à Montpellier: la ceinture m'a coûté plus de sept livres. Mais si vous y tenez trop pour me la laisser, il faut vous avancer un peu plus: qu'il approche, celui qui voudra la prendre! »

Le chef aussitôt s'agenouille et commence à délacer la ceinture; mais Guillaume s'écrie:

« Par Dieu ! voyez ces gloutons, qui ne me laisseraient pas seulement mes braies ! Dieu me confonde, si je ne me venge pas ! »

Il hoche la tête, grince des dents, change de couleur : qui l'eût pu voir alors eût été fort effrayé. Il lève le poing sur le chef, et lui donne un tel coup par le visage qu'il lui casse en deux l'os du cou et le renverse à terre, mort. Puis de ses deux poings il saisit deux voleurs et les heurte l'un contre l'autre, tant que les cervelles jaillissent. De son poing droit il en assomme un troisième, lui ayant crevé le cœur au ventre. Il en attrape un autre par les cheveux, lui fait faire trois tours en l'air, et, au quatrième, l'envoie contre un grand chêne où il se brise.

« Quand celui ci se relèvera, dit Guillaume, il n'aura pas envie de chanter. Il fut bien fou, celui qui essaya de m'enlever mes braies : vit-on jamais hardiesse semblable ? Mais, Dieu merci, à présent il ne dépouillera plus ni moi ni aucun de ceux qui vont par le chemin ».

Les voleurs l'entendent, et sont épouvantés.

« Quel diable est celui-ci ? » se disent-ils l'un à l'autre.

Ils courent chercher leurs lances et leurs dards, et se rallient.

« Par Dieu, dit Guillaume, notre abbé fit un grand péché quand il m'envoya en si pauvre équipage, sans mon haubert et sans mon épée. Encore si j'avais le droit de prendre une arme, j'en vois assez qui gisent là par terre; mais je ne dois me défendre qu'avec la chair et les os ».

Il regarde derrière lui, voit son sommier chargé de poisson ; il lui arrache la cuisse, et ainsi armé, court sus aux voleurs. Il a tant frappé, le gentil comte, qu'il les a tous tués : pas un qui soit resté sur ses pieds. Ainsi il a libéré la route; jamais pauvre homme n'y laissera plus sa marchandise. Il est allé vers le sommier, dont il a pris la cuisse :

« Dieu, dit-il, par ta sainte pitié, guéris ce pauvre cheval, et que je le voie sain et sauf, et bien portant ».

Ce disant, il prend la cuisse du bon sommier et la remet en place : grâce à la prière du comte, Dieu fit un miracle, et le cheval fut guéri.

Guillaume voit son valet au fond du fossé, bien vite il le délie :

« Ami, lui dit-il, vois tous ces chevaux, bais et bruns, balzans et pommelés : il y en a bien quinze, si je sais compter. Prends pour toi le meilleur, et emmène les autres.

— Volontiers, dit le valet. Il les prend, et ils se mettent en chemin, droit vers l'abbaye. Arrivés à la porte ils descendent et le valet crie :

« Ouvrez, venez prendre les poissons et les chevaux; grâce à Guillaume, l'abbaye sera riche! »

Les moines entendent et ne répondent pas : chacun voudrait que le comte ne fût pas revenu.

« Restez là, vous n'entrerez pas », crient-ils; et le portier a fermé et verrouillé la porte.

« Dieu, dit Guillaume, par ta grande bonté, conseille-moi! Je voulais demeurer avec ces moines, et voilà qu'ils ne me laissent pas entrer. Je comprends maintenant qu'ils m'ont fait aller là-bas pour me livrer aux larrons; mais le Dieu de gloire ne l'a pas permis. Ce n'est pas par prière que j'entrerai céans ».

De colère il commence à suer. Il voit un grand pieu que quatre vilains porteraient

avec peine; il le prend, et par grande vigueur donne à la porte des coups qu'on entendrait d'une lieue. Il a renversé la grande porte, fait sauter les verrous et les gonds; et le fléau, violemment projeté, a tué le portier. En criant, les moines se sauvent, Guillaume les poursuit, ils ne peuvent échapper.

« Venez me parler », leur crie-t-il, et il court dans le cloître, dans la cuisine et le dortoir, malmenant les moines, les prenant aux cheveux et les heurtant l'un à l'autre, tant qu'il en a tué trois ou quatre. Il a renversé l'abbé, qui se pâme; il les a tant battus qu'ils ont tous ensemble crié merci!

« Vous aurez merci, dit Guillaume, mais écoutez-moi. Je vous ai apporté du poisson et amené quinze chevaux; si cependant je vous ai fait du mal, qu'à votre tour vous me pardonniez.

— Vraiment oui, dit l'abbé; qu'on enterre les morts; bien aisément nous les remplacerons ».

L'abbé a fait prendre les poissons: au dîner du soir tout le monde en mangea; ceux qui étaient morts furent vite oubliés. Guillaume le baron eut place à la grande table, il but du bon vin tant qu'il en put boire.

La nuit suivante, Guillaume dormait. Et voilà que Dieu lui envoie un ange, et cet ange lui dit :

« Voici ce que le Glorieux du ciel te mande par moi. Dès le matin, prends congé de l'abbé et monte à cheval, sans oublier aucune de tes armes; va dans la Gâtine, là où se trouve une fontaine près d'un rocher. Là vivait un ermite qui vient de mourir; tu trouveras un habitacle et tu seras ermite à sa place, ainsi que Dieu le veut.

— Je ne tarderai pas », dit Guillaume.

Il prend congé de l'abbé, qui lui donne vingt livres, à condition qu'il ne revienne jamais ; et tous les moines se réjouissent avec lui.

XV

Guillaume ermite.

Le comte s'est acheminé vers la montagne, montant les monts, dévalant par les vallées; ses vêtements sont percé de trous, ses pieds saignants; le soir il se couche sur la terre nue, sans boire ni manger; mais de la gloire du ciel il est rassasié. Enfin il trouve l'habitacle du saint homme; il en relève les murs et enclôt de pierres un petit courtil qui lui fournira sa misérable nourriture. Bien au-dessous bondissait dans un défilé un torrent, que nul ne pouvait traverser sans péril, et que devaient passer pourtant les pèlerins qui se rendent, par Saint-Gilles, à Rocamadour de Quercy.

Toujours ardent au service de Dieu, Guillaume entreprend d'y bâtir un pont qui facilitera aux pèlerins le saint voyage. De ses bras puissants il équarrit et amoncelle les blocs. Mais chaque matin il trouvait détruit son ouvrage de la veille; c'était le démon lui-même qui avait juré d'entraver cette œuvre pie. Durant tout un mois dura ce jeu.

A la fin Guillaume se résolut à y mettre bon ordre: une nuit qu'il faisait le guet, le maudit Satanas arrive et, à grand bruit, commence à briser et éparpiller les pierres. Guillaume se signe et, se glissant derrière lui, le saisit à bras le corps: « Ah, traître, dit-il, tu me paieras tout à la fois! » et il le précipite tout à plat dans le gouffre ; les eaux, en mugissant, se referment sur lui: depuis elles n'ont pas cessé d'y tourbillonner, comme en témoignent les paumiers qui, en passant ce pont bénissent sa mémoire.

Ce fut sa dernière œuvre de miséricorde: accablé d'années et plein de mérites, il rendit à Dieu son âme, que les anges, en chantant, emportèrent au paradis. Son corps fut inhumé en ce lieu même, qu'on appelle

aujourd'hui Saint-Guillaume du Désert. Des moines vinrent s'y établir, qui y sont encore et montrent son tombeau.

Prions Dieu qu'il nous fasse à tous miséricorde, comme il fit à Guillaume le baron. *Amen !*

Table des Matières

Table des Matières

LA DÉTRESSE DE GUILLAUME

LE ROI COUARD

LA REVANCHE DE GUILLAUME

LA PÉNITENCE DE GUILLAUME

Imprimerie générale de Châtillon-sur-Seine.— Euvrard-Pichat.

2 13

